ADOLPHE KOHUT

# BISMARCK

ET

# LES FEMMES

Paula Nathanson

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 BIS, RUE DE RICHELIEU, 28 BIS

1895

# Bismarck et les Femmes

Paula Nathanson

ADOLPHE KOHUT

# BISMARCK

ET

# LES FEMMES

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 BIS, RUE DE RICHELIEU, 28 BIS

1895

1

# LES FEMMES DE LA FAMILLE

## DE BISMARCK

I

# LA MÈRE DE BISMARCK

Une mère exerce une incontestable influence sur l'esprit et les sentiments d'un fils, et tous ceux qui ont conquis un nom célèbre dans l'Histoire, dans les Lettres, et dans les Arts ont subi cette puissante empreinte de l'Éternel Féminin qui émane de la mère. Depuis Cornélie et la mère des Macchabées jusqu'à Lætitia Bonaparte et Louise-Wilhelmine de Bismarck, mère du vieux chancelier, cette observation se trouve sans cesse justifiée

par la marque imprimée à la vie de nombre de grands hommes.

Gœthe se vante d'avoir hérité de la gaieté de sa mère et du sérieux de son père dans la vie pratique ; il en est tout autrement du prince de Bismarck, dont le père était le cœur et la mère la raison. D'après ce que l'on sait de la vie de cette dernière, en elle vibrait une âme grande, fière, énergique. La fierté surtout était le trait dominant du caractère de cette femme supérieure. Son plus ardent désir, son vœu le plus cher furent constamment de faire de ses enfants des êtres de valeur, instruits, actifs, aux sentiments élevés, à même de se distinguer dans la vie par leurs actes. Il ne lui fut pas donné d'être témoin de la brillante carrière de son plus jeune fils Otto ; en effet, lorsque celui-ci commença à remplir le monde du bruit de ses actions, elle reposait depuis longtemps dans la tombe.

Ce n'est cependant pas un sentiment égoïste qui éleva jusqu'au génie l'âme de l'adolescent, et par la suite celle de l'homme et du vieillard, mais le désir ardent de voir la Patrie grande et puissante : l'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout ! C'est cet enthousiasme qui l'aiguillonna et lui inspira ses grands actes politiques, mais pour lesquels, comme peu d'hommes d'État l'ont fait, il a toujours subordonné son intérêt personnel et ses actions au bonheur et au salut de la patrie tout entière. C'est dans cet esprit qu'il a dit avec tant de justesse à la séance de la Chambre des Députés du 17 décembre 1893 : « Je me soumets entièrement aux besoins « généraux et aux exigences de l'État dans « l'intérêt de la paix et de la prospérité de la « Patrie. » Et dans la séance du Reichstag, du 9 juin 1879, le prince de Bismarck se comparait avec esprit à Robert Bruce dans

son histoire de l'araignée. Comme Bruce, après la chute de l'araignée, M. de Bismarck s'efforça toujours de regrimper et n'abandonna jamais, au prix des conséquences les plus pénibles pour lui, ce qu'il considérait comme juste et utile à sa patrie.

Le 7 juillet 1806, le seigneur de Schönhausen, Ferdinand de Bismarck, capitaine en disponibilité, âgé de vingt-cinq ans, conduisait à l'autel Louise-Wilhelmine Mencken, la jolie et spirituelle fille du conseiller de cabinet prussien Anastase-Louis Mencken, née le 24 juillet 1790. Le seigneur de Bismarck était de haute taille, homme d'esprit, bon vivant, avait une grande amabilité, de la sentimentalité, un bon cœur, et une extrême douceur de manières et de jugement. Le portrait au pastel que le prince de Bismarck possède de sa mère nous représente une femme remarquablement douée au point de vue de la beauté. Nous

savons en outre, qu'elle avait reçu une éducation parfaite et que fort jeune elle avait déjà un esprit des plus vifs ; en somme, la châtelaine de Schönhausen était une belle, fière et noble femme. Tandis que ses traits réguliers exprimaient l'intelligence, la force de caractère, le sentiment de sa propre valeur, et une certaine sévérité, la bouche, petite, bien fendue et souriante, atténuait par sa douceur la gravité de l'ensemble de sa physionomie. L'amour seul, selon les préjugés de l'époque, avait pu déterminer un capitaine appartenant à l'aristocratie à épouser une bourgeoise ; mais toutes les opinions sont unanimes à dire que cette union fut des plus heureuses.

On admirait constamment ce beau couple : lui, avec son grand air, gentilhomme accompli, excellent cavalier, chasseur émérite, etc. ; elle, jeune fille pleine de fierté et de noblesse, dans la pleine floraison de sa seizième année,

qu'embellissaient encore et sa grâce et son charme.

Elle aimait à réunir autour d'elle une société aimable et en été Schönhausen était envahi par une foule de visiteurs venus des environs et de loin, tandis qu'en hiver les époux vivaient à Berlin et y menaient grand train. Elle était naturellement le centre lumineux de toutes les réunions. Sa beauté, son esprit, son charme pénétrant, le tact et l'amabilité qu'elle mettait à recevoir, lui valurent un nombre extraordinaire d'admirateurs et même d'adorateurs. Ce n'était pas seulement pour les gens de son rang qu'elle cherchait à briller, mais elle s'entourait également des hommes de la bourgeoisie qui se distinguaient par leur esprit et leur érudition. Jamais elle ne renia son origine roturière, et c'est d'elle que son fils Otto hérita de ses sympathies pour les classes moyennes. Celui-ci ne choisit jamais, en effet,

ni ses collaborateurs politiques ni ses amis personnels d'après leur arbre généalogique : il apprécia toujours le talent et l'intelligence sans avoir égard ni à la naissance ni à la condition.

M^me^ de Bismarck avait une prédilection toute particulière pour le jeu d'échecs où elle se mesurait avec les joueurs les plus renommés, indiquant ainsi le degré d'acuité de son esprit et la réflexion dont il était capable. Le prince de Bismarck n'est pas, à ce que je sache, un joueur d'échecs émérite, mais, il s'est pourtant montré joueur des plus fins sur l'échiquier politique et a fait échec et mat tous ses adversaires. Elle était bonne musicienne, sans que ce don se soit reporté sur son fils. Cependant quel rôle immense il a joué pendant trente ans dans le concert européen !

Elle avait aussi un talent très marqué

d'écrivain. A la ville comme à la campagne, elle tenait un journal fidèle où elle racontait sa vie, consignait ses pensées et notait ses impressions. Il est bien regrettable que ce journal ait été détruit à sa mort. On aurait retrouvé là non seulement bien des faits se rapportant à l'enfance et à la jeunesse du chancelier, mais on aurait encore connu les principes d'après lesquels cette femme remarquable envisageait l'éducation. Espérons qu'il n'en sera pas de même des Mémoires du prince de Bismarck ! Mais qui sait si le vieil auteur ne suivra pas encore en cela l'exemple de sa mère.

Lorsqu'après la double et désastreuse défaite d'Iéna et d'Auerstædt, la reine Louise, fuyant vers Tangermünde, s'arrêta au château pour y passer la nuit, l'âme de la jeune femme en ressentit une profonde et ineffaçable impression. Les malheurs de cette reine si pleine

de cœur l'émurent extrêmement et, quand le terrible et impitoyable vainqueur apparut, que le Maréchal Soult établit son quartier général au château de Tangermünde, en face de Schönhausen, tandis que des bandes de maraudeurs, inhérents aux armées, ravageaient et dévastaient le pays et les environs, elle apprit de ses propres yeux toutes les horreurs de la guerre. Il n'est pas douteux que ce fut elle qui inculqua primitivement à son fils la haine de l'ennemi qui couvrait alors la Prusse de honte et de ruines.

C'était l'époque où le vieux prêtre de Schonhausen, le Pasteur Petri, écrivait dans son journal qui a été conservé et qui exprime si bien l'opinion de l'époque : —

« Depuis la guerre de Trente-Ans, nul « ennemi n'avait foulé la contrée pacifique « qui s'étend de l'Elbe à l'Havel. Que Dieu « protège nos maisons, nos récoltes, et notre

« bétail, pour nous éviter une misère im-
« mense. O paix dorée, tranquillité bénie
« dont nous avons joui si longtemps, quand
« nous serez-vous rendues ? »

Le patriotisme de M^me^ de Bismarck se manifesta surtout, en 1813, pendant la guerre de l'Indépendance. La poursuite furieuse, effrenée de Lützow, arriva à Schönhausen pour veiller sur les troupes territoriales qui se trouvaient là et aux environs sous le commandement du capitaine Ferdinand de Bismarck ; M^me^ de Bismarck était une consolatrice, une auxiliaire pour tous ceux qui combattaient pour le Roi et la Patrie et plus d'un patriote jeune ou vieux se dirigea plus animé d'espérance vers les champs de bataille, après avoir regardé dans les yeux de cette femme belle et pleine de génie. La guerre finie, elle fit partie de ces femmes bienfaisantes qui soignaient les blessés, travaillaient et faisaient des

collectes pour les pauvres et les invalides.

Elle donna six enfants à son mari : Otto de Bismarck fut le quatrième. Sauf lui, il n'y a plus de vivante que sa plus jeune sœur, Malvina, femme du chambellan d'Arnim-Kröchlendorff.

Un an après la naissance d'Otto, en 1816, ses parents se fixèrent dans leur propriété de Kniephof en Poméranie, dont, avec les domaines de Jarchelin et de Külz, ils étaient devenus propriétaires à la mort d'un cousin. De même qu'à Schönhausen, Louise-Wilhelmine de Bismarck s'y occupait beaucoup d'agriculture et on peut affirmer que c'est de sa mère que son fils a hérité de cet amour de la campagne, de son goût pour les travaux rustiques, et de sa vie calme et retirée.

Tandis que généralement ce sont les mères qui gâtent les enfants, ici c'était le père du futur chancelier qui cédait à toutes ses vo-

lontés. Cette femme, avec sa fermeté de caractère, reconnut à temps les dangers et les inconvénients d'une éducation trop relâchée et prit en conséquence la résolution d'éloigner de bonne heure ses enfants de la maison paternelle et de les mettre en pension. Otto n'avait que six ans quand il entra dans la maison d'éducation de Plamann à Berlin; on peut voir encore la plaque qui fut posée sur la maison de la Königgratzerstrasse par les propriétaires actuels, en commémoration du séjour que le grand homme y fit jadis. Son frère aîné Bernhard, mort l'année dernière à l'entrée de l'hiver, qui fut plus tard conseiller provincial et chambellan, s'y trouvait déjà depuis un certain temps quand Otto y arriva. Cette séparation systématique fut cependant trop cruelle pour les parents; aussi prirent-ils la résolution de retirer de la pension et de faire vivre les deux jeunes

gens à la maison pendant les mois d'hiver qu'ils passaient à Berlin. Otto venait naturellement à Kniephof pendant les vacances d'été et éprouvait un grand plaisir à parcourir les vastes espaces, à courir les forêts et les champs, et à visiter les cultures et les prairies. La mère voyait avec plaisir le bienfait que son Otto retirait physiquement de cette vie en plein air, mais elle veillait en même temps à ce que sa culture intellectuelle n'en souffrît pas. Elle exigeait d'Otto un travail quotidien de plusieurs heures.

Les historiographes du prince de Bismarck rapportent de sa jeunesse quantité de traits charmants qui sont une preuve que, jeune garçon, il se distinguait déjà par sa franchise et son courage, qualités que l'on retrouva toujours chez l'homme et le diplomate, à l'encontre de ses collègues qui agissaient selon le principe de Talleyrand que la parole

n'a été donnée à l'homme que pour dissimuler sa pensée.

A l'époque où Otto suivait les cours du Gymnase Frédéric-Guillaume, alors sous la direction du Docteur Bonnell, instituteur célèbre et plein de mérite, ses parents, qui habitaient au nº 53 de la Behrenstrasse, tinrent à ce que l'enfant reçût en outre les leçons plus approfondies d'un précepteur. Il est inutile d'ajouter que l'on ne négligea pas son éducation physique, pour laquelle la mère fut énergiquement secondée par Trine Neumann, vieille et fidèle servante, tendrement dévouée au jeune de Bismarck, qui aimait à parler avec elle le *plott-deutsch*, vieil allemand, sorte de dialecte ou plutôt de parler ancien qui s'est conservé dans certaines provinces.

C'est de ce factotum féminin que M. de Bismarck disait gaiement un jour : —

— Trine Neumann était née sur la terre

de ma famille à Schönhausen en Altmark. Elle nous aimait nous autres enfants de tout son cœur et s'empressait de satisfaire les moindres désirs qu'elle devinait dans nos yeux. Aussi le soir nous faisait-elle presque toujours un gâteau aux œufs qui était notre plat favori. Quand nous sortions ensemble, Trine Neumann nous criait régulièrement : — Ne jouez pas trop longtemps pour que mon gâteau ne soit pas brûlé ! Et invariablement, en rentrant à la maison, nous entendions c tte bonne Trine crier comme un moineau : — Voyons, gamins, vous ne serez donc jamais raisonnables de votre vie ; mes gâteaux sont encore une fois brûlés ! Mais la colère de la bonne Trine s'apaisait toujours aussi, en voyant combien ses gâteaux brûlés nous semblaient bons !

On retrouve dans cette anecdote le sentiment de vive reconnaissance de M. de Bis-

marck pour la mémoire de cette vieille et fidèle servante.

Le chancelier aimait, en arrivant à l'âge mûr, causer de sa jeunesse et de sa mère. Aussi citerai-je quelques petites anecdotes que M. de Bismarck racontait à qui voulait les entendre et qui sont un éclatant exemple de son précoce et fin don d'observation :

— Lorsque j'étais tout jeune, on donna un jour une soirée à la maison et quand les invités se mirent à table, pour souper, après avoir cherché un moment, je trouvai une place dans un coin où plusieurs messieurs étaient déjà assis ; ils exprimaient leur admiration en français sur leur petit voisin. « Quel peut être cet enfant? C'est peut-être un fils de la maison ou une fille... » Alors je les interrompis tout net : « C'est un fils, monsieur, » ce qui ne fut pas sans les étonner beaucoup.

— Je me souviens aussi, quoique je fusse alors très jeune, que je considérais un ministre comme un très gros personnage, un être supérieur, plein de mystère. Il y avait un jour grande soirée chez Frédéric, seigneur de Schukmann, qui fut, pendant de longues années, ministre d'État prussien. Nos parents s'y rendirent. Je m'en souviens comme si c'était hier. Ma mère avait des gants qui lui montaient jusqu'ici — en disant cela il montrait le haut de son bras — une robe à taille courte, des boucles qui tombaient des deux côtés du visage, et, sur la tête, un grand chapeau avec des plumes.

— Quelques années plus tard, il y avait à Berlin un ambassadeur qui recevait souvent, et à ses soirées on dansait jusqu'à trois heures du matin, mais on ne servait jamais rien à manger. Une fois, nous nous assîmes dans un coin, avec quelques amis, puis nous

tirâmes de notre poche des tartines de pain beurré, et nous nous mîmes à les manger. Au bal suivant, il y eût, paraît-il, à souper, mais nous ne fûmes pas invités.

A dix-sept ans, Otto de Bismarck passa avec honneur (félicitations du Jury) son examen d'Abiturient, sorte de Baccalauréat, au Cloître-Gris, la Sorbonne de Berlin, et il lui fallut alors faire choix d'une carrière. Dans quelle voie pouvait-il s'engager? Le célèbre général américain Sheridan, qui, en 1870, suivait le quartier général allemand, racontait avoir eu une conversation avec M. de Bismarck dans laquelle celui-ci lui aurait déclaré en secret que — c'est à ne pas le croire — il n'avait embrassé qu'à regret et tout à fait contre sa volonté la carrière diplomatique. Il avait toujours rêvé être soldat ; Busch aussi dans son ouvrage : *Bismarck et sa suite pendant la campagne de France*, cite cette

réflexion du grand homme d'État : « Si j'avais été officier — comme je regrette de ne point l'être — je commanderais aujourd'hui une armée et nous ne languirions pas de la sorte devant Paris. »

Mais le coup d'œil perspicace de la mère avait deviné à temps ses merveilleuses dispositions pour la diplomatie et c'est pour cette raison qu'elle le destina à l'étude des sciences politiques. Il désirait faire ses études à Heidelberg ; sa mère, cependant, n'était pas du même avis, voulant éviter à son Benjamin la funeste liberté de la vie d'étudiant et elle s'opposait encore à Heidelberg parce qu'on y buvait trop de bière ce qui l'effrayait. En fils obéissant et soumis, il se rendit comme de bonne volonté à la paisible Gœttingue, l'Université la plus distinguée du monde entier.

On a secoué de ses semelles la poussière de l'École.
De hautes vagues portent maintenant le navire
Du jeune homme ; toutes les ancres sont levées ;
Toutes les voiles sont déployées ; et le pavillon
De la liberté du jeune homme bat gaiement l'air...

La bonne mère ne réfléchissait pas que si mauvaise que semble la première cuvée, le vin peut tout de même être bon. Fritz Reuter, dans son poème : *Homme triste*, ne chante-t-il pas ?

« C'est la coutume des mères ; elles aiment « à tenir sous le verrou le plus sûr leur cher « enfant bien à l'abri des plaisirs ; pour les « filles cette mesure peut avoir du bon ; mais, « pour les garçons, je le proclame hautement : « non, un garçon doit voir du pays, savoir « arrondir les angles ; il doit apprendre à « s'agiter, à se remuer, à parer les coups et « à riposter, être tantôt au bas de l'échelle, « tantôt au sommet, combattre et vaincre

« l'ennemi, jusqu'à ce qu'il soit devenu « homme capable de se vaincre soi-même. »

On sait que notre jeune étudiant apprit à fond à Gœttingue l'art de parer les coups et de riposter et que, comme étudiant dans cette ville, il eut vingt-huit duels en trois semestres ; quoiqu'il eût été fort heureux, sa mère fut désolée de le voir revenir à la maison avec quelques balafres et ayant pris le ton et les manières d'un étudiant complétement émancipé. Qu'était devenu l'élégant maintien du diplomate? Cette suffisance et cette effronterie s'alliaient mal avec la dignité et la réserve diplomatiques. Bien que le chroniqueur ne parle pas des remontrances et des reproches maternels, on peut cependant regarder comme certain que cette digne mère fit quelque peu la morale à son fils. Et cependant maint trait du jeune étudiant de Gœttingue dénote déjà le génie de la diplomatie. Un jour, entre

autres, il traita d'imbécile un de ses camarades. Celui-ci lui envoya ses témoins pour demander une réparation, mais M. de Bismarck lui fit répondre qu'en le traitant d'imbécile il n'avait pas eu l'intentoin de l'insulter, mais purement et simplement d'exprimer une opinion très arrêtée.

Il ne faut cependant pas croire que, durant sa folle vie d'étudiant, il demeurait étranger aux questions politiques. Il racontait même qu'une fois à Gœttingue il avait parié avec un Américain que vingt ans au plus tard l'Allemagne serait unie. « Nous pariâmes vingt-cinq bouteilles de Champagne et le perdant devait en plus traverser l'Océan. En 1853, je me souvins de mon pari et voulus faire la traversée pour m'acquitter de ma dette, ayant perdu. Mais, informations prises, j'appris que mon Américain était mort, n'ayant pu survivre à un nom prédestiné : il s'appelait *Coffin*,

mot anglais qui signifie *cercueil.* Le plus remarquable de ceci, c'est que, en 1833, déjà, j'avais dû avoir cette pensée et cette espérance, qui, aujourd'hui, est devenue une réalité. »

On peut s'imaginer que l'excellente mère pensait également aux soins matériels et gastronomiques de son Benjamin. Souvent le jeune homme eut l'occasion d'apprécier des envois de poitrines d'oies fraîchement fumées, de saucisses et de jambons. On raconte une anecdote assez drôle de la jeunesse de M. de Bismarck où un saucisson maternel lui enleva la fièvre. Pendant son troisième semestre d'études, il tomba malade et le médecin lui ordonna de la quinine. Le jeune homme hésitait à prendre ce médicament, lorsqu'il reçut de chez lui divers comestibles. Quel parfum délicieux arrive jusqu'à lui ! Il commence à déballer le paquet, à considérer le saucisson

d'un œil sympathique, puis il le coupe et en goûte un morceau. Quel miracle ! son appétit se réveille, la faim est revenue. Le saucisson est exquis; un morceau disparaît après l'autre, si bien que notre malade est complétement guéri. Lorsque le lendemain matin le médecin revient, il aperçoit son malade et lui trouve une mine réjouie.

— Dieu soit loué! docteur, — dit-il, — la fièvre semble avoir disparu; je n'ai pas eu de nouvel accès.

— Je m'en doutais, — dit le docteur, — cette quinine... c'est un médicament infaillible.

— Docteur, j'ai à peine touché à votre potion, — répliqua M. de Bismarck, — mais ma mère m'a envoyé de mon pays, en Poméranie, un remède auquel je crois devoir ma guérison. Voyez, j'ai bien mangé deux livres de ce saucisson; puis-je vous prier, docteur, d'essayer aussi de mon remède?

Le docteur Schwetschke, le poète bismarckien bien connu, a célébré ce trait du jeune Bismarck dans une chanson écrite à l'occasion de son soixante-quatorzième anniversaire de naissance; il y dit entre autre : —

Ce qu'aucun adversaire ne put faire,
Même avec la rapière la plus lourde,
La froide fièvre le fit et rendit Otto
Malade comme un chien.

La quinine n'est pas faite pour le guérir,
Il mangea deux livres de saucisson.
Il faut le chaudement féliciter
De cette façon de se soigner lui-même !

Il fut encore donné à la mère de voir son fils, malgré une existence de plaisir, se livrer néanmoins à des études sérieuses. Avec une volonté de fer il essaya à Berlin de combler les lacunes de ses études. Vers Pâques, en 1835, il passa les examens officiels indispensables pour entrer dans les administrations

publiques ; fut ensuite attaché au Tribunal Civil de Berlin en qualité d'auditeur et de chef du protocole, dans la section des affaires diverses, et dès l'hiver suivant, il fut présenté à la cour ; c'est là qu'il rencontra le prince qui devait dans la suite être un levier si puissant dans sa vie tout entière, j'ai nommé le prince Guillaume, le futur Empereur et Roi. Cette présentation eut lieu en même temps que celle d'un jeune camarade de M. de Bismarck, M. de Schenk, également auditeur et dont la haute taille le faisait aussi dépasser de beaucoup la moyenne ordinaire des hommes. Quand ces deux gaillards parurent devant le prince, il les regarda avec bienveillance et leur dit gaiement : —

— Mais la Justice recrute donc maintenant ses jeunes disciples dans les mêmes conditions de taille que la Garde.

— Altesse, — répondit M. de Bismarck, —

les magistrats doivent également être soldats et ce sera un honneur pour eux quand Sa Majesté et la Patrie les appelleront.

Mais la Justice n'était pas ce qui pouvait l'enchaîner bien longtemps. Comme futur diplomate et homme d'État, il lui fallait apprendre à connaître le service dans toutes les branches de l'administration, c'est pourquoi, en 1836, il quitta la Justice pour être nommé Référendaire auprès du Gouvernement Royal d'Aix-la-Chapelle. La vie brillante de cette célèbre ville d'eaux eut une énorme influence sur le pétulant référendaire et le poussa à des dépenses qui n'étaient pas en rapport avec ses appointements. Sa mère n'approuva pas ses faits et gestes de cette époque et lui-même, dans les années suivantes, regretta les folies de son séjour à Aix, comme le prouve une lettre à sa femme, datée de Francfort, le 3 juillet 1851, dans laquelle il écrit :

« Avant-hier j'ai passé la journée à Wiesbaden et j'ai revu avec un mélange de chagrin et de sagesse de vieillard le théâtre des folies d'autrefois. Je ne comprends pas comment j'ai pu supporter tout cela alors; si je devais revivre cette existence, sans Dieu, sans toi, je ne sais vraiment pas si je ne quitterais pas cette vie, comme une chemise sale, et cependant la plupart de mes connaissances vivent ainsi. »

Afin de poursuivre ses expériences, il se fit envoyer à l'automne au Gouvernement Royal de Potsdam, où il entra l'année suivante, comme volontaire d'un an, aux chasseurs de la Garde ; en 1838, il servit comme volontaire au bataillon de chasseurs de Greifswald, afin d'avoir l'occasion de visiter dans les environs l'Académie d'Agriculture d'Eldena.

Puis il dut abandonner momentanément ses projets de diplomatie, car les biens paternels, criblés d'hypothèques, réclamaient une nature énergique et jeune, capable de remettre de l'ordre dans ce chaos. Il entreprit alors, avec son frère Bernhard, l'administration de Külz, Kniephof, et Jarchelin, tandis que ses parents se retiraient à Schönhausen.

Il n'était malheureusement pas réservé à la mère de M. de Bismarck de jouir longuement de ce repos.

Malade depuis assez longtemps et ayant cherché en vain la guérison à Berlin, elle mourut, âgée de moins de cinquante ans, le 1er novembre 1839, sans avoir assisté à la brillante carrière de son fils.

Sa mort bouleversa au plus haut degré son fils Otto, qui avait alors vingt-quatre ans. Tous ses biographes affirment qu'il a chèrement conservé le souvenir de sa mère.

Jancke, par exemple, dit : « Son image de pureté et de noblesse est demeurée pour lui comme une étoile directrice qui l'éclaira partout et toujours, même lorsque les nuages de son ambition créés par le trop grand essor de sa jeunesse semblaient, par instant, obscurcir sa route. Comme il a bien rempli les espérances que sa prévoyante mère avait mises en lui. Quand plus tard le nom de l'homme d'État si fêté retentit dans le monde, quelques vieux amis de sa famille s'exprimaient ainsi avec regret : « Ah ! Bismarck, si seulement ta mère avait vu cela ! »

Cette femme remarquable, dont l'esprit élevé, la noble féminité, le bon sens, la largeur de vues étaient reconnus de tous ceux qui ont eu l'occasion de l'approcher, a donné à son fils une masse de traits de sa vie personnelle. Et c'est à ce titre qu'elle mérite l'attention.

## II

# LA SŒUR DE BISMARCK

Otto de Bismarck avait deux sœurs. Louise-Jeanne et Françoise-Angélique-Malvina; la première mourut encore enfant; la seconde, de douze ans plus jeune que lui, née le 29 août 1827, vit encore, et, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, est la femme de M. Oscar d'Arnim de Kröchlendorff, chambellan royal, conseiller provincial honoraire, et membre de la Chambre des Seigneurs.

M. de Bismarck a toujours eu pour sa sœur

unique un grand amour et une grande tendresse. Malheureusement, les lettres intimes du prince qui ont été publiées sont rares; celles qu'il a adressées à sa chère Malvina sont une preuve évidente qu'il est doué d'une sensibilité profonde, qu'il est un excellent père de famille, et qu'il pratique d'une façon extraordinaire le charmant art de causer avec grâce et gaieté.

Tantôt il adresse des lettres à sa « chère Maldevine, » « sa chère petite, » « très chère Kreusa, » tantôt « chère Arnimine, » ou tout simplement « Madame. » Il a la haine de toute fausse sentimentalité, de toute formule inutile. En Allemand sincère, en nature saine, il ne connaît pas l'usage des périphrases de sentiment, mais par cette raison même son amour fidèle, ses grandes qualités de cœur se manifestent d'une façon plus puissante, plus simple. C'est un besoin impérieux pour lui

d'exprimer à sa sœur bien-aimée les impressions, les pensées qui agitent son être intime, et la façon ininterrompue dont il entretient cette correspondance prouve assez qu'elle lui répondait avec une profonde et absolue sympathie. De vieux habitants de Schönhausen disent encore souvent : « Il avait confiance en elle comme en sa fiancée. » Il lui raconte tout ce qu'il a sur le cœur : ses grandes et ses petites joies, ses soucis, ses espérances, ses plans d'avenir et ses souhaits, ses actes politiques importants comme ses affaires intimes de famille.

Peu de temps après le mariage de sa sœur, qui eut lieu le 30 octobre 1844, il lui adressa quelques lignes pleines d'originalité sentimentale et humoristique qui laissent aisément deviner à quel point Malvina était et est encore près de son cœur. Entre autres choses, il lui écrit :

« Après ton départ j'ai trouvé la maison bien solitaire. Je me suis assis auprès du poêle, et, tout en fumant ma pipe, je me suis mis à réfléchir sur ce qu'il y a d'égoïste et de peu naturel pour des filles qui ont des frères, et, qui plus est, des frères encore garçons, de se marier sans avoir égard à rien et d'agir comme si elles n'étaient au monde que pour suivre leurs fantasques inclinations. C'est là, certes, un égoïsme auquel, heureusement, ni mon sexe ni moi ne sommes accessibles.

« Après avoir compris l'inutilité de ces réflexions, je quittai ma chaise couverte de cuir vert, sur laquelle toi, Miss et Oscar aviez l'habitude de causer et de vous baisotter et allai me jeter tête perdue dans l'arène des élections. »

A Kniephof, ce jeune homme, qui avait alors trente ans, se sentit très isolé et le ma-

riage de sa « Kreusa » faillit le faire également se marier. C'est dans ces dispositions mélancoliques qu'il lui écrit le 9 avril 1845 : —

« Le diable y serait, il faut que je prenne femme ; j'en sens d'autant plus la nécessité que, depuis que le père est parti d'ici, je me sens seul et abandonné, et que la douce et humide température qui règne me rend mélancolique et aussi désireux qu'amoureux. »

Qu'il est charmant et instructif de lire comment M. de Bismarck tient sa sœur au courant des différentes étapes de sa carrière ; comme on le peut constater dans une lettre du 25 février 1846 : —

« On veut me revêtir de la charge importante de surintendant des digues et l'on me fait espérer un mandat pour le Landtag saxon,

non pas bien entendu pour celui de Dresde. De l'acceptation de la première de ces fonctions dépend le choix de mon domicile futur. Cette charge est purement honorifique, mais elle a son importance pour Schönhausen et les domaines limitrophes, car nous nagerons ou nous nous enfoncerons, suivant qu'elle sera bien ou mal administrée. »

Il ne laisse jamais passer un anniversaire de naissance sans lui envoyer ses compliments d'une façon charmante, plaisante et taquine. Dans une lettre du 28 juin 1850 il lui dit ainsi : —

« Je t'écris une solennelle lettre de congratulation pour ta fête, qui est, je pense, la 24e (n'aie pas peur, je ne le dirai à personne.) Tu es maintenant majeure de fait ou du moins tu le serais si tu n'avais pas le bonheur d'appar-

tenir au sexe féminin, dont les membres, de l'avis des juristes eux-mêmes, ne sortent jamais de la condition de mineures, même quand elles sont mariées à d'épais imbéciles. Je t'expliquerai pourquoi, malgré son apparente injustice, c'est une très sage institution, quand je t'aurai là dans une quinzaine de jours, je l'espère, à portée de voix humaine. »

Malvina, ou plutôt M$^{me}$ d'Arnim, doit également posséder un esprit politique très fin, car son frère a souvent occasion de s'entretenir avec elle des questions les plus importantes de la politique. C'est ainsi, par exemple, que chaque ligne de la lettre qu'il lui adresse de Francfort le 12 Novembre 1858, laisse percer le vieil homme d'État conservateur, originaire des Marches.

« Je m'imagine qu'on a mis exprès le

prince de Hohenzollern à la tête du ministère pour avoir une garantie contre un gouvernement de parti et contre un mouvement à gauche. Si je me trompe, je me retirerai sous les canons de Schönhausen et verrai comment, en Prusse, on gouverne en s'appuyant sur des majorités de gauche. J'essaierai cependant de faire mon devoir à la Chambre des Seigneurs. Le changement est l'âme de la vie et j'espère me sentir rajeuni de dix ans, si je me trouve dans la même position de combat qu'en 1848 et 1849. Dans le cas où j'estimerais qu'on ne peut concilier les rôles de membre de la Chambre des Seigneurs et de diplomate, le plaisir ou l'ennui de dépenser convenablement un traitement élevé ne me laissera pas une minute embarrassé du choix. »

Toutes ses lettres à sa sœur débordent d'une

gaieté manifeste qui ragaillardit le cœur et c'est là que le véritable esprit Bismarckien s'étale dans son plein.

Encore quelques échantillons, quelques fleurs cueillies au hasard dans le bouquet si abondant de cette manière si personnelle qui constitue l'humour de Bismarck.

Il dit dans une lettre du 5 avril 1845 : —

« C'est avec la plus grande peine que je résiste au désir que j'aurais de remplir ma lettre de lamentations touchant l'administration de mes terres, les gelées de nuit, le bétail malade, le colza de mauvaise apparence, les agneaux morts, les brebis affamées, la disette de paille, de fourrage, de pommes de terre, d'engrais et d'argent. Ajoute à cela que Jean siffle là dehors aussi constamment que faux une abominable scottish. Il est évident que par cette musique ce garçon cherche à calmer

les violents maux d'amour dont il souffre, ce qui fait que je n'ai pas le courage de lui interdire de siffler. Celle qui était l'idéal de ses rêves vient sur le conseil de ses parents de lui refuser sa main et d'épouser un charron. Le cas de ce charron est au reste le mien. »

Dans une lettre, portant la date du 26 Novembre 1856, nous trouvons : —

« J'ai reçu l'ordre de paraître à la Chambre des Seigneurs, et la teneur de cet ordre me laisse perplexe sur la question de savoir si Sa Majesté veut me voir en personne, ainsi qu'il est écrit dans la lettre, ou si elle désire seulement voir en bloc ses humbles seigneurs et serviteurs. Dans ce dernier cas, je n'éprouverais pas une bien vive tentation d'abandonner mes importantes affaires et la cheminée de mon cabinet rouge, pour aller m'asseoir

dans cette glacière et contribuer dans la Salle Blanche, par la couleur de mon uniforme, à l'effet du grand ensemble traditionnel, comprenant le peuple, les gentilshommes, les estafiers et les prêtres. »

Dans une lettre du 5 Avril 1857 : —

« J'ai cinq cheminées, et pourtant je gèle ; cinq pendules qui marchent, et je ne sais jamais quelle heure il est ; onze grandes glaces et ma cravate est toujours aussi mal mise. »

Et enfin le 5 Janvier 1862 : —

« J'ai ici à côté de moi le Journal de Warnahgen et je ne m'explique pas le luxe d'indignation morale avec lequel on maudit ce médiocre tableau de la période de 1836 à 1845.

Les grossièretés ne sont pas rares dans ce livre, mais c'est ainsi qu'on parlait à cette époque, et, qui, pis est, tout cela est puisé dans la vie réelle. W... est vain et méchant : qui ne l'est pas ? Toute la question est de savoir de quelle façon la vie mûrit le caractère d'un homme : si c'est par l'amertune, par la douceur, ou par la fermentation putride. »

Otto de Bismarck était toujours heureux, lorsque, même après son mariage, il pouvait se reposer et soulager son cœur près de sa chère Kreusa, près de son beau-frère Oscar. Il soupirait toujours après elle, et, dans cet état, il a souvent des remarques pleines de tristesse. C'est ainsi qu'il écrit, le 1er Juillet 1860, étant ambassadeur de Prusse en Russie, alors que peu de temps auparavant il a rendu visite à sa sœur à Kröchlendorff et qu'il est de retour à Saint-Pétersbourg : —

« Ton amabilité m'a fait oublier jusqu'à un certain point que je n'étais pas chez moi à Berlin; mais la chambre verte de l'hôtel et tout ce qu'il y avait alors de provisoire dans mon existence me pèse encore sur le cœur. Je suis comme un vieux retraité qui a renoncé aux choses de ce monde ou comme un militaire, autrefois ambitieux, qui a atteint le port d'un bon commandement, et il me semble que je pourrais attendre ici la fin de mes jours pendant de longues années de contentement. L'eau de Carlsbad, la promenade, le déjeuner et ma toilette m'occupent chaque matin jusqu'à midi ; le service me procure juste assez d'occupation régulière pour que je ne me croie pas superflu dans ce monde. J'ai bon appétit à déjeuner, surtout pour ce que je n'ai pas le droit de manger. De huit heures à dix heures, je me promène à cheval, toujours par ordonnance du médecin (en français dans l'ori-

ginal) et je lis ensuite jusqu'à midi les journaux et les dépêches qui m'arrivent, tout en dégustant de vulgaires pruneaux d'hôpital. Je supporterai encore longtemps cette existence pourvu que je réussisse à rester vis-à-vis de notre politique dans la situation d'un naturaliste qui fait des observations. »

Jamais le moindre malentendu ne troubla ces sincères et affectueux rapports fraternels ; mais Mme d'Arnim était aussi la plus attentionnée, la plus aimable des sœurs. Elle exécutait toutes ses commissions qu'il lui adressait de l'étranger et lui envoyait toutes sortes de gâteries, etc., etc. Ce n'était pas toujours des commissions aisées dont son frère la chargeait. Envoyé en Décembre 1859, comme député à la Diète Fédérale, à Francfort, il lui écrivit le 5 : —

« Ton cœur de sœur s'est offert si gracieusement pour mes achats de Noël que, sans plus de cérémonie, je veux de nouveau t'exposer aux séductions de Gerson et des autres scélérats de son espèce, et que je te charge, — sans phrases — des achats suivants pour Jeanne : —

1° Une bijouterie. Elle désire un cœur d'opale comme celui que tu as. Or, tu sais que l'ambition est pour l'être humain le royaume céleste. J'entends payer cela environ deux cents thalers. Si, pour le même prix, on peut avoir deux pendants d'oreilles, ayant chacun un brillant enchassé à jour, je trouverais cela plus coquet.

2° Une robe d'environ cent thalers, pas davantage. Elle la désire d'un blanc très clair, à deux passes et moderne, ou quelque chose d'analogue. Il lui faut environ vingt aunes.

3° Si tu trouves à bon marché un joli éven-

tail doré qui fasse frou-frou, achète-le aussi. N'y mets pas plus de dix thalers.

4° Une grande couverture bien chaude, pour se mettre sur les genoux quand on voyage en voiture, avec un tigre dessiné dessus, tête et œil de verre compris. A défaut de tigre tu pourrais prendre soit un renard ou un hippopotame, soit un carnassier quelconque. Cela ne doit pas coûter plus de dix thalers. »

Nul n'ignore que M. de Bismarck aimait tout particulièrement la charcuterie poméranienne et la bonne petite sœur ne l'oubliait pas. Ses envois arrivaient et étaient toujours les bienvenus. On peut s'en rendre compte par la reconnaissance pleine d'esprit qu'il lui témoigne dans sa lettre du 10 Octobre 1862 : —

« Je n'ai jamais mangé d'aussi bon boudin et rarement d'aussi bon foie. Bénis soient tes

chefs-d'œuvre culinaires! Voici trois jours que j'en déjeune. »

Il va sans dire qu'il prend la plus vive part à tout ce qui touche la vie intime de sa sœur, à ses joies, comme à ses malheurs et que ces derniers le chagrinent profondément. On ne peut lire sans éprouver une réelle émotion la lettre que M. de Bismarck adressa de Reinfeld, le 16 Août 1861, au mari de sa sœur à l'occasion de la mort de leur fils. On y sent toute la douleur d'un frère plein de cœur et de tendresse, toute l'émotion d'une âme noble et d'un esprit d'élite. Que l'on juge plutôt.

Reinfeld, 16 Août 1861.

« Je viens d'apprendre l'affreux malheur qui vous a frappés toi et Malvina. Ma première pensée a été de me rendre immédiate-

ment auprès de vous ; mais je m'exagérais mes forces. La cure m'a affaibli, et l'idée que j'ai conçue de l'interrompre subitement a rencontré une opposition si énergique que je me suis décidé à laisser partir Jeanne toute seule. Un pareil coup ne saurait être atténué par aucune consolation humaine, et cependant on éprouve naturellement le désir d'être près de ceux qu'on aime lorsqu'ils souffrent et de mêler ses plaintes aux leurs. C'est là tout ce que nous pouvons faire. Tu ne pouvais guère être atteint d'une plus grande douleur : perdre de cette façon un enfant si aimable et qui prospérait si bien, et enterrer avec lui toutes les espérances qui devaient faire la joie de tes vieux jours, c'est là un chagrin dont tu ne guériras pas tant que tu seras sur cette terre; je le sens à la compassion profonde et douloureuse que tu m'inspires. Nous sommes complétement abandonnés à nous-mêmes dans la main

de Dieu, tant qu'il ne daigne pas nous aider, et nous ne pouvons que nous incliner humblement devant sa volonté. Il peut nous reprendre tout ce qu'il nous a donné, et nous isoler entièrement, et l'affliction que nous en ressentons ne devient que plus amère lorsque nous la laissons dégénérer en reproches et en révolte contre sa toute-puissance. Ne mêle à ta juste douleur aucune pensée amère, ni aucun murmure ; mais souviens-toi qu'il te reste un fils et une fille, et que tu peux avec eux te considérer comme heureux, même en songeant à l'enfant chéri que tu as possédé pendant quinze ans, du moment que tu te compares avec ceux qui n'ont jamais eu d'enfant et n'ont jamais connu les joies paternelles. Je ne veux pas t'importuner de mes faibles consolations, mais seulement te dire que je sens, comme ton ami et ton frère, ta douleur aussi vivement et aussi profondément, que si

elle était la mienne propre. Combien tous les petits soucis et les petits désagréments dont notre vie est semée journellement sont insignifiants auprès du coup terrible que nous porte un véritable malheur, et combien je me reproche les plaintes et les désirs que j'ai si souvent exprimés, parce que j'oubliais tout le bonheur que Dieu nous donne et tous les dangers qui nous entourent sans nous atteindre ! Nous ne devons pas nous attacher à cette vie et nous croire chez nous : dans vingt ou trente ans au plus, nous serons tous deux débarrassés des soucis de ce monde, et nos enfants, arrivés au point où nous en sommes actuellement, constateront avec étonnement que leur vie, si nouvelle et si joyeuse encore, est déjà à son déclin. Cela vaudrait-il la peine de s'habiller et de se déshabiller, si tout finissait avec la vie ? Te rappelles-tu ces paroles d'un compagnon de voyage de Stol-

pemunde? En pensant que la mort est un passage à une autre vie, tu calmeras bien peu ta douleur : car tu te disais sans doute que ton fils bien-aimé serait pour toi un compagnon fidèle et cher, tant que tu resterais en ce monde, et perpétuerait ici bas ta mémoire et ta race. Le cercle de ceux que nous aimons se resserre et ne s'agrandit plus tant que nous n'avons pas de petits enfants. A nos âges on ne contracte plus de nœuds qui puissent remplacer ceux qui se sont rompus. Restons donc unis par une amitié d'autant plus étroite, jusqu'à ce que la mort nous sépare aussi l'un de l'autre, comme elle nous a séparés de ton fils. Qui sait si ce ne sera pas bientôt. Ne veux-tu pas venir à Stolpemünde avec Malvina et y passer tranquillement quelques semaines, ou quelques jours avec nous. Dans tous les cas j'irai te voir dans trois ou quatre semaines à Kröchlen-

dorf ou dans tout autre endroit où tu seras. J'embrasse de tout mon cœur ma chère Malvina et je souhaite que Dieu lui donne, comme à toi, la force et la résignation nécessaires pour supporter sa douleur avec patience. »

Quel profond sentiment de foi et de religion ressort aussi de ces pages admirables.

Mme d'Arnim, ainsi que ses deux filles, l'une femme du comte Guillaume de Bismarck, président de régence à Hanovre, l'autre femme du conseiller provincial de Kotze, à Klein-Oschersleben, dans la province de Saxe, sont souvent les hôtes de son frère à Friedrichsruhe, et l'amour, l'admiration affectueuse de Mme d'Arnim pour lui et les siens sont restés les mêmes jusqu'à ce jour.

## III

## LA FEMME DE BISMARCK

Parmi les femmes qui font partie de la famille de Bismarck, nous nommerons en troisième lieu la femme du Prince, qui a fêté, le 11 Avril 1894, le soixante-dixième anniversaire de sa naissance et qui, depuis quarante-sept ans, veille fidèlement à ses côtés comme un ange gardien; cette femme est positivement adorée des siens, aimée et estimée de tous ceux qui ont eu le bonheur de pouvoir l'approcher et la connaître.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire précédemment qu'au moment du mariage de sa sœur, M. de Bismarck, alors surintendant des digues, avait éprouvé une vive sensation de vide et d'isolement. Le 22 Novembre 1845, il perdit son père et cette mort fut une amertume et une douleur de plus pour lui. Il est donc facile de comprendre qu'il s'était peu à peu fait à l'idée de prendre femme et de l'amener vivre avec lui à Schönhausen.

Homme d'État dont les capacités étaient renommées non seulement dans le district, mais encore dans toute la province, par suite de son élection comme député de la noblesse féodale du cercle de Jéricho au landtag de la province de Saxe à Mersebourg, il fut bientôt le favori de toutes les dames de l'aristocratie. Il passait pour un bon parti, quoique Kniephof et Schönhausen fussent très hypothéqués et qu'il fallut toute l'énergie et la prudence de

leur propriétaire pour ramener un peu d'ordre dans des affaires fort embrouillées.

Gai comme il était, il rendait des visites aux dames des châteaux voisins, comme d'ailleurs la politesse, le bon ton et sa position l'exigeaient ; mais pas une n'arriva à toucher son cœur. Il s'en amusa d'ailleurs beaucoup et communiqua ses impressions sur certaines beautés à sa sœur Malvina. Il écrit entre autres sur une personne que nous ne désignerons que par ***.

« J'ai fait sa connaissance ; il y a des moments où elle est vraiment ravissante, mais la beauté de son teint ne durera pas longtemps et elle deviendra rougeaude ; j'ai été épris d'elle vingt-quatre heures. »

Une autre demoiselle avait une forte inclination pour lui et voulait l'épouser à tout

prix ; dans certains cercles intimes l'on chuchotait même déjà qu'ils étaient destinés l'un à l'autre, car c'étaient les deux seuls jeunes gens à marier qui restassent dans la région.

« Elle est jolie — écrit M. de Bismarck — mais pour quelqu'un qui ne veut pas changer d'inclination comme de chemise. »

Elle ne lui plut pas et il ne se rendit pas à son désir.

Il assista à nombre de thés dansants, de soirées esthétiques et de réunions de toutes sortes sans que les jeunes filles de la noblesse qui le bombardaient de leurs œillades parvinssent à le séduire. Toutes le laissèrent froid et il semble avoir également su déjouer à temps avec son perçant regard d'aigle leur diplomatie amoureuse.

Cela ne changea que lorsqu'il fit connaissance de celle qui lui était destinée par la Providence. Déjà, en 1844, au mariage d'un de ses amis d'enfance, Maurice de Blankenbourg avec M^lle de Thadden-Triglaff, il avait rencontré parmi les demoiselles d'honneur une jeune personne dont l'apparence noble et sympathique l'avait particulièrement attiré. Elle s'appelait Jeanne de Puttkamer, était née le 11 Avril 1824, fille unique de M. Henri-Ernest-Jacob de Puttkamer, de Viartlum, propriétaire de biens seigneuriaux, et de M^me Luitgarde, née de Glasenapp, de Reinfeld. Pendant l'été de 1846, il fit, en compagnie de ces trois personnes, un voyage dans le Harz et, à son retour, sa décision était prise. Il écrivit aux parents pour solliciter la main de la jeune fille ; mais à la réception de cette lettre de demande ceux-ci ne furent pas du tout en-

chantés. Quoique M. de Bismarck n'eût à se reprocher aucune action déshonorante ou répréhensible, son tempérament changeant, passionné, fougueux et emporté, sans que rien pût l'arrêter vers le but qu'il poursuivait, l'avait fait surnommer dans son entourage *cet enragé de Bismarck.* La perspective d'avoir un tel homme pour gendre n'avait rien de bien séduisant pour M. Henri de Puttkamer. « Cette demande fut pour moi un coup de massue sur la tête ! » dit-il plus tard. Mais que pouvait son opposition ! Jeanne aimait M. de Bismarck, le déclarait hautement, et les parents durent faire bon visage à vilain jeu. Comme réponse, ils invitèrent M. de Bismarck à se rendre en personne à Reinfeld Il vint, vit, et vainquit.

Le 28 Juillet 1847, Otto de Bismarck-Schönhausen épousa Jeanne de Puttkamer et cette union fit pour toujours le bonheur de l'homme

d'État. Il est de fait qu'il n'eût pu faire un choix meilleur. De même que ses parents, sa femme avait une vraie âme chrétienne : élevée exclusivement dans les idées de famille, sa bonté lui gagnait tous les cœurs, et elle aimait son mari au delà de toute expression. Dans toutes les circonstances de sa vie, elle a été sa compagne la plus fidèle, la plus heureuse dans le dévouement, l'idéal de la vraie femme allemande, tant comme épouse que comme mère. Elle sut toujours trouver le moyen de procurer à cet homme, si accaparé par les affaires publiques, toujours si tiraillé de tant de côtés à la fois, une vie de famille et un intérieur des plus agréables et des plus confortables. Aussi combien de fois n'a-t-il pas, aussi bien dans le cercle de ses intimes qu'en public, chanté les louanges de sa femme. « Vous ne pouvez pas vous faire une idée, » a-t-il plus tard répété à plusieurs reprises,

« de ce que cette femme a fait de moi. »

Aimant par nature « la vie de tranquillité intérieure, » selon l'expression de son maître, le professeur docteur Bonnell, M. de Bismarck retrouvait, au sein de sa famille, la paix du cœur, la joie de vivre, que les luttes de la politique, les froissements de toutes sortes lui ravissaient. Nous possédons de nombreuses et charmantes preuves des pensées pleines d'amour et du tendre sentiment qu'il a pour sa femme ; et surtout dans les lettres qu'il ne manquait jamais de lui écrire lorsqu'il était loin d'elle.

Il l'appelle dans ses lettres : « mon cœur, » « mon cœur bien-aimé, » lui envoie du jasmin de Peterhof, de la bruyère de Bordeaux, et veut lui envoyer de l'Edelweiss de Gastein. Après seize ans de mariage, il se souvient, à l'époque de l'anniversaire de ce mariage, « du rayon de soleil que cet événement a apporté dans

sa vie. » Comme un fil ininterrompu, la pensée dominante de la plupart de ses lettres, celles de l'âge mûr, comme celles de la jeunesse, est un ardent besoin de la voir. Dans une lettre à sa sœur datée de Francfort, au printemps de 1854, le député à la Diète de la Confédération écrit : —

« Dans toutes les circonstances, j'aurais désiré te présenter personnellement mes félicitations, mais je le désirerais surtout maintenant que je sais ma vagabonde épouse auprès de toi. Malheureusement, nous nous croyons ici trop importants pour priver l'Europe embrouillée du flambeau de notre sagesse. Quiconque parle de vacances en ce moment a l'air de commettre un attentat contre la mission historique de la Confédération germanique. Je regrette vivement la campagne, les bois et la paresse, avec l'accessoire indispen-

sable des femmes aimantes et des enfants gentils et propres. Lorsque j'entends crier dans la rue un de ces êtres pleins d'espérances, mon cœur se remplit de sentiments paternels et de maximes pédagogiques. Comment nos descendants s'accordent-ils les uns avec les autres ? Et les miens sont-ils sages ? J'ai été forcé de m'interrompre trois fois en écrivant ces quelques lignes parce que N. N*** et N. R*** m'ont dérangé, et l'on m'annonce maintenant Y***. Il ne s'en ira pas avant une heure ; c'est pourquoi je te quitte. Je voulais aujourd'hui aller pêcher à la ligne (car je suis déjà tombé si bas), avec l'Anglais que tu sais ; mais il pleut trop ; et, au lieu d'aller pêcher, je suis en proie aux visiteurs. Porte-toi bien et longtemps.

« Ton frère dévoué. »

Le 1er Avril 1859, alors qu'il était à ses

débuts comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il fêta son anniversaire de naissance.

« En écrivant cette date, je pense que c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance. C'est la première fois que j'entends ce jour-là craquer la glace, et c'est, depuis douze ans, la première fois que je le passe loin de Jeanne. »

Dans une lettre adressée à sa femme, de Biarritz, le 4 Août 1862 : —

« J'éprouve des scrupules à voir tant de belles choses sans toi. Si l'on pouvait t'amener ici à travers les airs, je retournerais avec toi à Saint-Sébastien. Figure-toi les Sept Montagnes, avec le Drachenfels, situé sur la mer, à côté Ehrenbreistein, et, entre les deux, un bras de mer un peu plus large que le

Rhin, qui s'enfonce dans les terres et forme une anse arrondie derrière les montagnes. »

Dans une lettre pleine d'émotion qu'il écrit de Nuremberg le 10 Juillet 1863, il s'exprime ainsi : —

« Je ne sais si j'expédierai d'ici ce gros papier ; mais j'ai un moment de loisir, dont je profite pour te dire que je me porte bien. Je suis allé de Berlin à Dresde ; j'ai rendu visite à B*** et à R*** qui t'envoient mille salutations (ainsi que la comtesse R***) ; j'ai dormi ensuite à Leipzig trois heures seulement mais très convenablement, et je suis depuis cinq heures ici où j'attends un train qui me fera rejoindre, vers onze heures du soir, le Roi à Ratisbonne. N. N*** a mandé ici une foule de gens auxquels je ne veux pas avoir affaire, et a choisi pour cela le meilleur hôtel ; c'est

pourquoi j'en ai pris un autre qui ne me fait pas jusqu'à présent une impression favorable ; il ne possède pas de papier meilleur que celui-ci. De plus, Engel ne m'a pas mis une seule chemise propre dans le sac de nuit, et les effets sont à la gare ; de sorte que me voici assis dans cette chambre, en attendant un dîner qui sera probablement mauvais. Je me trouve on ne peut mieux du voyage ; mais il est très désagréable d'être regardé à chaque station comme un Japonais ; c'en est fait de l'incognito et de ses agréments jusqu'à ce que je disparaisse un jour comme tant d'autres avant moi, et qu'un autre ait l'avantage d'être l'objet de la malveillance générale. J'aurais bien voulu me rendre à Vienne par Salzbourg, où le Roi sera demain ; j'aurais fait de nouveau notre voyage de noces, mais des scrupules politiques m'ont retenu : les gens m'auraient attribué Dieu sait quels

projets, si j'étais arrivé là en même temps que ***. Il faut que je m'arrête, bien que ma soupe ne soit pas encore servie ; mais je ne puis continuer d'écrire sur ce papier, surtout avec une plume d'acier, car j'attraperais des crampes dans les doigts. »

Toujours et sans cesse sa pensée est près d'elle, près de tous les siens. Il lui écrit du Pavillon Stanislas-Auguste, à Lazienski, près de Varsovie, le 19 Octobre 1859 : —

« Je ne puis te dire tout simplement que je me porte bien. Hier, j'ai été toute la journée *en grandeur* (en français dans l'original) : j'ai déjeuné avec l'Empereur qui m'a accordé ensuite une audience d'une manière aussi gracieuse qu'à Pétersbourg et m'a témoigné beaucoup de sympathie ; j'ai dîné à la table de Sa Majesté, et le soir j'ai été au théâtre ;

le ballet était très bon, et toutes les loges étaient pleines de jolies femmes. J'ai très bien dormi ; maintenant le thé est sur la table et quand je l'aurai bu je sortirai. Le 23, au matin, l'Empereur sera à Breslau, et nous irons probablement à Berlin le 25 au matin. Le thé en question, que je viens de prendre, se composait non seulement de thé, mais aussi de café, de six œufs, de trois sortes de viandes, de pâtisseries et d'une bouteille de Bordeaux, et la brèche que j'y ai faite dès le matin te montrerait que le voyage ne m'a pas fait de mal. Le vent souffle avec violence d'au delà de la Vistule et secoue les marronniers et les tilleuls qui m'entourent, de sorte que les feuilles jaunies volent en tourbillonnant contre mes fenêtres ; mais dans cette chambre, grâce aux doubles fenêtres, au thé, à ton souvenir et à celui des enfants, on peut fumer très agréablement son cigare. Tous les plaisirs

de ce monde ont malheureusement leur terme, et j'attends seulement que les gens de l'antichambre, où j'entends Alexandre demander à cor et à cri un tirebouchon, aient terminé leur déjeuner, pour me jeter dans ma voiture et me faire conduire d'abord à différents châteaux et châtelets, puis en ville. »

Quelques jours plus tard, le 21 Octobre 1859, son cœur soupire : —

« Aujourd'hui, je ne t'enverrai que quelques lignes, parce que je me suis levé trop tard. Il y a eu hier grand dîner, illuminations sur l'eau et dans la forêt ; je n'ai jamais rien vu d'aussi beau dans ce genre. Nous avons eu aussi un ballet, avec une mazurka à en devenir amoureux. On fait tout ce que l'on peut et les gens amusables sont ici comme dans le sein d'Abraham. Tout cela me plairait

davantage si j'avais de vos nouvelles, ne fût-ce qu'un mot. Vu l'incertitude de mon voyage, tu n'as sans doute pas voulu risquer de m'écrire ici, ou bien cela va très lentement. Demain à neuf heures, nous partirons pour Skianiawicze, où il y aura chasse dans le parc ; demain soir nous partirons de là pour Breslau. Dieu aidant, je serai d'aujourd'hui en huit à Reinfeld, et je vous y trouverai toi et la petite bande, bien portants et prêts à vous mettre en route. J'attends avec impatience le moment où nous nous mettrons pour la première fois à table pour prendre le thé dans notre quartier d'hiver, sans nous soucier des glaces plus ou moins prises de la Newa. »

Les lettres qu'il lui envoie au cours de la campagne de Bohême offrent le plus vif intérêt ; mais une partie seulement en est

connue. Je passe tout ce qu'elles peuvent contenir de politique pour ne relever que quelques petits traits très caractéristiques chez l'homme d'Etat. Le 2 Juillet 1866, par conséquent la veille de la bataille de Sadowa, il lui écrit de Jitschin : —

« Envoie-moi toujours des cigares par le courrier, au prix de vingt thalers le paquet de mille, s'il est possible ; c'est pour les ambulances. Tous les blessés me demandent du tabac. Je désirerais aussi plusieurs douzaines d'abonnements à la *Gazette de la Croix* pour les ambulances. Envoie-moi des romans français à lire, mais un seul à la fois. »

Six jours après la bataille de Sadowa, il passe en voiture près de Hohenmauth, en Bohême, et cet endroit lui rappelle un souve-

nir doux à son cœur. Il écrit à ce sujet ces mots pleins de tendresse : —

« Te souviens-tu encore, mon cœur, quand il y a dix-neuf ans nous passâmes ici en chemin de fer dans notre voyage de Prague à Vienne. Aucun miroir magique ne nous montrait l'avenir. Nous allons bien. Si nous ne sommes pas trop exagérés dans nos exigences et ne nous imaginons pas avoir conquis le monde, nous pourrons obtenir une paix qui pourra être signée avec avantage. Mais nous sommes un peu grisés par le succès et j'ai la tâche ingrate de jeter de l'eau froide sur le vin bouillant et de faire comprendre que nous ne sommes pas seuls en Europe et que nous avons encore à compter avec trois voisins... La confiance est générale. Nos hommes sont merveilleux ; sans crainte de la mort, calmes, obéissants, de bonne te-

nue, supportant d'avoir l'estomac creux, les vêtements trempés, le coucher comme les vêtements, peu de sommeil, les semelles de leurs bottes à jour, et avec cela aimables envers tous, ne pillant ni ne volant, payant ce qu'ils peuvent et mangeant du pain moisi. Le fond de l'homme chez nous doit être une profonde crainte de Dieu, sans quoi tout cela ne pourrait être! »

Une lettre, qu'il écrit de Prague quelques jours après, s'étend également sur le souvenir de dix-neuf ans auparavant, alors qu'ils visitèrent le Hradschin, le Belvédère, et toutes les autres beautés de Prague et de ses environs.

De la guerre franco-allemande on ne connaît qu'une lettre de Bismarck à sa femme, une lettre unique, et encore elle a été publiée sans son consentement. Elle est datée de

Vendresse, le lendemain de la bataille de Sedan, et n'arriva jamais à son adresse, mais fut prise avec tout un courrier par les francs-tireurs et publiée dans un journal français. Une seule lettre, mais quelle lettre ! La voici dans son entier.

« Vendresse, 3 Septembre 1870.

« Mon cher cœur !

« Avant-hier avant le jour, je quittai mon quartier d'ici ; j'y reviens aujourd'hui, et, dans l'intervalle j'ai assisté, le 1er, à la grande bataille de Sedan, où nous avons fait environ 30,000 prisonniers, rejetant le reste de l'armée française, que nous poursuivions depuis Bar-le-Duc, dans la forteresse d'où il n'est sorti que pour se rendre à nous avec l'Empereur. Hier matin à cinq heures, après avoir discuté jusqu'à une heure du matin

les conditions de la capitulation à conclure avec Moltke et les généraux français, je fus réveillé par le général Reille, que je connais et qui me dit que Napoléon désirait me parler. Je partis sans m'être débarbouillé et sans avoir déjeuné, et me dirigeai vers Sedan ; je trouvai l'Empereur en voiture découverte avec trois aides de camp ; trois autres accompagnant la voiture à cheval, sur la route départementale venant de la ville. Je descendis de cheval, le saluai aussi courtoisement qu'aux Tuileries et lui demandai ses ordres. Il désirait voir le Roi ; je lui dis, ce qui était vrai, que Sa Majesté avait son quartier à trois milles de là, à l'endroit d'où j'écris maintenant. Sur sa demande où il devait se rendre, je lui offris, ne connaissant pas le pays, mon quartier de Donchéry, un petit endroit tout près de Sedan ; il accepta et accompagné de ses six Français, de moi et de Carl, qui était venu me rejoindre,

il prit de notre côté par une route solitaire. Devant l'endroit, il parut inquiet, à cause d'un rassemblement paisible, et il me demanda s'il pouvait descendre dans une maison de paysans sur la route ; je la fis visiter par Carl qui vint me dire qu'elle était misérable et sale. « N'importe ! » dit Napoléon, et je descendis avec lui un sentier étroit et difficile. Nous restâmes là assis une heure dans une pièce de dix pieds carrés, avec une table de sapin et deux chaises de paille ; les autres étaient dehors. Contraste singulier avec notre dernière entrevue, en 1867, aux Tuileries. Notre conversation fut pénible, car je ne voulais pas toucher à des choses qui eussent douloureusement affecté celui que la puissante main de Dieu venait d'abattre. J'avais, par Carl, fait venir des officiers de la ville, et prié Moltke de venir. Nous envoyâmes ensuite un des premiers en reconnaissance et

nous découvrîmes à un demi-mille de là, au Fresnoy, un petit château avec parc. Je l'y accompagnai avec une escorte du régiment de cuirassiers de la garde, arrivée dans l'intervalle, et là nous conclûmes avec le général en chef français Wimpfen une capitulation aux termes de laquelle 40 à 60,000 Français, je ne sais pas encore exactement le chiffre, se constituaient prisonniers. Les journées d'hier et d'avant-hier ont coûté à la France cent mille hommes et un Empereur. Ce matin, ce dernier est parti pour Wilhelmshœhe, près Cassel, avec toute sa maison, ses chevaux et ses voitures.

« C'est un événement historique capital, une victoire, dont nous devons avec humilité remercier Dieu, et qui décide de la guerre, dussions-nous avoir à la continuer contre la France sans Empereur.

« Il faut que je m'arrête. J'ai appris avec

grande joie par tes lettres et celles de Maria l'arrivée d'Herbert auprès de vous. J'ai causé hier avec Bill, comme je l'ai déjà télégraphié, et je l'ai embrassé à cheval devant Sa Majesté. Il se porte bien et est très content.

« Adieu, mon cœur ! embrasse les enfants.

« A toi. »

Avec quelle justesse le journaliste français qui publia cette lettre s'exprime-t-il sur la conclusion de cette épître : —



« Immédiatement après le résumé d'un traité qui donne le vertige, ses sentiments personnels pour sa famille ! M^me de Bismarck (le cher cœur), Marie, Herbert, Bill, pour tous un mot aimable prouve qu'il pense à eux avec affection et pour terminer le salut envoyé à ses enfants. Le récit de la bataille

se trouve ainsi intercalé dans une idylle. Cette simple lettre du comte Otto de Bismarck dépeint bien son caractère, et ce caractère c'est celui de sa nation. »

Dans toutes ses lettres adressées à sa femme, il témoigne une confiance sans bornes dans son intelligence politique ; car pour elle il n'a pas de secrets ; il lui développe en les détaillant des vues politiques sur les affaires d'Etat les plus brûlantes et exprime des pensées qui surprennent par leur élévation et leur hardiesse.

Moritz Busch nous la représente comme une nature éveillée et vive, avec un grand esprit naturel, des sentiments très affinés et pleine de goût. Très bonne musicienne et ayant un grand talent de pianiste, elle est en même temps une maîtresse de maison économe et prévoyante, et ayant reçu l'éducation que

recevaient les dames nobles d'autrefois, on lui attribue également quelques connaissances en médecine. Elle a dû peu à peu et avec l'aide du temps s'assimiler de la façon la plus complète la manière énergique de sentir et de penser de son mari. Deux jours après la bataille de Sedan, ainsi que le raconte son secrétaire de confiance, le comte de Bismarck lut aux personnes de son entourage à son quartier général des lignes de la main de la comtesse où, en termes bibliques, elle manifestait d'une façon passionnée son espoir de la destruction des Français.

— Vous demanderai-je comment se porte Madame la Comtesse ? — demanda le prince Albrecht lorsque, le 29 Octobre, il se trouvait à Versailles à la table du ministre.

— Oh ! — reprit celui-ci, — elle va tout à fait bien, maintenant que son fils est mieux. Cependant elle souffre toujours de sa haine

insatable contre les Gaulois qu'elle voudrait voir tous ensemble atteints par les balles, égorgés et massacrés, jusqu'aux plus petits enfants qui, cependant, sont bien innocents s'ils ont des parents aussi horribles.

Quelques jours plus tard, le Chancelier communiquait à ses intimes une remarque écrite par elle qui n'était guère moins violente et qui disait à peu près ceci : —

« J'ai bien peur qu'on ne trouve pas de Bible en France ; je t'enverrai sous quelques jours le livre des Psaumes pour que tu puisses y lire la prophétie contre les Français. Je te le répète : les gens sans Dieu doivent être anéantis. »

Il est curieux de voir le Chancelier traiter dans ses lettres de questions de toilette avec sa femme.

Mme de Bismarck est d'une activité infatigable et possède un remarquable talent de maîtresse de maison. Tous les hôtes du prince et de la princesse à Varzin, à Schönhausen, et à Friedrichsruhe peuvent en témoigner. Schulze Pietsch, qui mourut à Schönhausen en 1889 et fut à même d'étudier la princesse de tout à fait près, racontait fréquemment qu'au cours d'une visite au château il avait eu l'occasion de la voir occupée à refaire des oreillers et couverte de duvet des pieds à la tête.

Malgré son esprit politique élevé, elle ne s'est, à proprement parler, jamais occupé de politique, quoique l'homme de génie qui était son mari se soit fréquemment entretenu avec elle des questions politiques les plus variées. Elle lui faisait part seulement à l'occasion de ses vues, de ses doutes, de ses pensées. C'est à ce propos que M. de Unruh, Président de

l'Assemblée Nationale de 1848, dont les relations avec M. de Bismarck devinrent plus intimes en 1859 et qui demeura depuis en étroite communion d'idées avec lui, raconte, qu'en 1870, le Ministre Président lui fit part de son intention (qui on le sait fut mise à exécution plus tard dans les soirées parlementaires), d'inviter à certaines soirées des députés et avec eux des membres de la Diète de la Confédération et des ministres, mais que la comtesse craignait que les libéraux ne s'abtinssent. Unruh lui répondit que cette crainte était sans fondement et que les députés libéraux répondraient comme les autres en acceptant avec plaisir l'invitation, et lui, de Unruh et Twesten s'étaient rencontrés chez lui sur sa demande après le conflit de 1866. M. de Bismarck repartit alors qu'il provoquerait volontiers de tels rapprochements où les affaires parlementaires pourraient être discutées.

Tous ceux qui ont eu l'honneur d'être au palais de la Chancellerie les hôtes du Chancelier savent avec quelle grâce, quelle hospitalité, l'aimable princesse sait à ces réceptions faire les honneurs de sa maison.

Le mariage de M. de Bismarck a été béni par la naissance de trois enfants : Marie, née à Schönhausen le 21 Août 1848 ; Herbert, né à Berlin le 28 Décembre 1849 ; et Guillaume, né à Francfort-sur-le-Mein le 1er Août 1852. La première est mariée, depuis 1878, au comte Kuno de Rantzau, ambassadeur à La Haye ; Herbert est ministre d'Etat en disponibilité ; et Guillaume, Président du gouvernement à Hanovre.

En mère particulièrement tendre, Mme de Bismarck se consacra aux soins et à l'éducation de ses enfants, avec un amour et une énergie qui lui sont propres, et elle eut l'heureuse satisfaction de les voir tous trois devenir

des êtres remarquablement développés intellectuellement et physiquement.

L'Empereur Guillaume Ier tint toujours la princesse en haute estime et chercha souvent l'occasion de lui témoigner de tendres attentions. Il ne laissa bien entendu pas passer inaperçu l'événement des noces d'argent du couple princier le 28 Juillet 1872. Deux jours avant, le souverain adressa à son premier ministre une lettre de félicitations entièrement écrite de sa main et qui est un grand honneur pour le destinataire ; nous reproduisons cette lettre dans sa forme textuelle.

Coblentz, 26 Juillet 1892.

« Le 28 de ce mois vous célébrez une belle fête de famille, que le Tout-Puissant dans sa grâce vous a accordée. C'est pourquoi je ne dois ni ne veux rester en arrière en prenant

part à cette fête et je vous prie d'accepter, pour vous et la princesse votre épouse, mes vœux de bonheur les plus sincères et les plus ardents à l'occasion de cette grande solennité. Si vous remerciez Dieu aujourd'hui et adressez au ciel vos actions de grâces, c'est parce que la Providence, en vous comblant l'un et l'autre de si nombreux bienfaits a surtout et d'abord veillé au bonheur de votre foyer ! Mais mes actions de grâces et celles de mon peuple s'élèvent plus haut, car elles comprennent notre reconnaissance envers Dieu, qui, dans une heure décisive, vous a placé à mes côtés et par ce seul fait a ouvert à mon règne des destinées qui dépassent de beaucoup la portée de nos pensées et de notre intelligence. Et vous adresserez également au Très-Haut votre gratitude de vous avoir permis d'accomplir de si grandes choses ! Et c'est parce qu'après tant de labeurs et de fatigues

vous avez toujours trouvé le repos et la paix au sein de la famille que vous avez pu résister à votre lourde tâche ! Mon constant désir est de vous voir vous conserver et vous fortifier toujours et je suis heureux de voir par votre lettre à Ob. Gf. Lehndorff et de sa bouche que dans l'avenir vous penserez davantage à vous-même qu'à vos papiers d'État.

Comme souvenir de vos noces d'argent, on vous remettra un vase qui représente une Borussia reconnaissante, et qui, malgré la fragilité de sa matière, doit être pour vous dans la moindre de ses parcelles, l'expression de la Prusse reconnaissante envers celui auquel elle doit son relèvement et sa puissance.

Votre Roi fidèlement dévoué et
reconnaissant,

GUILLAUME.

Le vase de porcelaine que M. Moritz Busch, qui a le premier fait connaître cette grande et noble missive, a vu, était dans l'origine destiné à Hardenberg, mais finalement, sous un prétexte quelconque, il ne lui fut pas remis.

Ce vase mesure environ un mètre et demi de hauteur et représente sur le devant une figure de femme assise représentant la Borussia, qu'aujourd'hui nous pourrions aussi bien appeler Germania ; sur le derrière, il porte des armes françaises et des trophées de la libération.

De même que l'Empereur, toute l'Allemagne prit la part la plus vive aux noces d'argent du couple princier. Assurément, le jubilé des noces d'or, qui doit avoir lieu dans trois ans, sera également une fête nationale.

Peu de lettres de la princesse ont été livrées au public. Sa nature modeste et sans prétentions n'aime pas à paraître avec ostentation

et à se mettre en évidence; elle préfère beaucoup rester dans son rôle de femme à l'arrière-plan. Un cerveau brûlé a eu la fantaisie de publier, il y a quelque temps, une lettre apocryphe de la princesse, dans laquelle Son Altesse s'exprimait d'une façon enthousiaste sur l'Angleterre. Quoique ce faux grossier fut reconnaissable au premier examen, de nombreux journaux reproduisirent cette lettre. Je la reproduis ici, à mon tour, à titre de curiosité.

« J'ai peur qu'il ne me soit plus donné de revoir votre beau pays. Vous savez combien je l'aime. Votre petite île du Sud (ceci veut dire l'île de Wight) est un véritable paradis..... Si fière que je sois de mon mari, je ne puis m'empêcher de penser combien nous aurions tous deux été plus heureux si le cours du destin avait désigné la Vieille

Angleterre pour le théâtre de ses actions. Je n'aime pas à parler politique, mais je pense et en disant cela je ne crois pas faire un crime — je l'ai dit si souvent — que si j'avais eu le droit de choisir ma nationalité, j'aurais voulu être anglaise, franche, libre, instruite, considérée par mon mari ni comme un zéro ni comme un jouet. J'aime la vieille Angleterre de tout mon cœur. »

Cette perfide petite lettre semblait vouloir prouver qu'à l'encontre du prince la princesse était une ardente admiratrice de l'Angleterre, mais encore que le prince la considérait comme un zéro ou comme un jouet. Jamais M^me^ de Bismarck n'a mis le pied en Angleterre et c'est une femme trop distinguée et d'un esprit trop élevé pour s'amuser à écrire de semblables élucubrations. Le démenti le plus catégorique fut d'ailleurs im-

médiatement infligé à cette publication ridicule.

La princesse a été souffrante à diverses reprises dans ces dernières années et cette maladie inquiéta son mari au plus haut degré, mais grâce à sa robuste constitution et aux soins dévoués et à la science du docteur Schweninger, sa précieuse existence a été conservée ; M. de Bismarck en éprouva la plus grande joie, le réveil de son cœur, car pour lui c'était la réalisation du bonheur, de la paix, de la tranquillité du foyer, elle qui connaît toutes ses habitudes, voire même ses manies, et en tient compte avec la plus grande tendresse, avec le tact féminin le plus fin, qui le soigne avec le dévouement le plus affectueux, comme elle l'a fait lors de sa dernière et douloureuse attaque d'influenza. Aussi a-t-il le droit de dire avec le vieux Thietmar : —

« Où l'homme trouve-t-il la source de la puissance pour son âme et son corps ?

« C'est lorsqu'il a su conquérir pour lui l'amour d'une noble femme. »

Une circonstance sur laquelle je tiens à appeler l'attention est une preuve plus grande encore que tout ce que j'ai dit jusqu'ici de l'amour profond et réel du prince pour sa femme. Dans son rapport officiel au Ministre-Président baron de Manteuffel, son chef immédiat, alors qu'il était représentant de la Prusse auprès de la Diète de Francfort, il ne peut parfois s'empêcher de parler de sa femme et de son intérieur. C'est ainsi que, le 9 Octobre 1851, à la fin d'un rapport qu'il adresse sur les menées de l'Autriche dans le domaine de la politique commerciale et de l'Union douanière, sur la crise ministérielle de Hanovre, sur les affaires de la cons-

titution de la Hesse-Électorale, sur l'organisation d'une police centrale, sur les questions maritimes, etc., etc., il ajoute : —

« Depuis que j'ai ma femme et mes enfants auprès de moi, j'envisage Francfort plus agréablement. »

Un rapport officiel du 7 Août 1852 commence par ces mots : —

« J'exprime à Votre Excellence mes sincères remerciements pour ses souhaits de bonheur et pour avoir bien voulu accepter d'être le parrain ; ma femme et l'enfant (Guillaume de Bismarck qui, comme on le sait, est né à Francfort) se portent aussi bien qu'on pouvait l'espérer. Le baptême, vu l'absence du prêtre choisi pour cette cérémonie, se fera

probablement dans la première quinzaine du mois prochain. »

Naturellement, la princesse veille sur son époux comme sur la prunelle de ses yeux, sans cependant que M. de Bismarck, qui, on le sait, n'est pas peureux, se laisse intimider par ses craintes et celles de sa sœur.

A ce propos, Max Bewer a rapporté un trait intéressant dans une série de feuilletons qu'il a publiée dans le courant de Janvier 1891 dans le *Correspondant de Hambourg*. M. de Bismarck causait avec un reporter qui l'interviewait sur l'époque du conflit et la princesse raconta qu'un jour elle avait trouvé dans sa chambre un billet qui paraissait avoir été jeté de l'extérieur par la fenêtre ouverte, et sur lequel étaient tracés ces mots : —

« Demain, tout sera fini ; c'est dommage

pour les pauvres petits garçons — ce qui désignait ses deux fils Herbert et Guillaume, alors âgés de quatorze et de onze ans — demain ils ne seront plus ! »

Tous les jours elle recevait de nouvelles lettres de menaces et d'injures.

— La plupart de ces lettres étaient recommandées et c'est de cette époque, — ajoutait la comtesse, — que j'ai conservé pour les lettres recommandées une aversion particulière !

Mme Malvina d'Arnim avait constamment présente à l'esprit la date du jour où Blind avait tiré sur le prince. Elle n'a cessé de prier et de supplier son frère pour l'engager à prendre des mesures de précaution ; mais M. de Bismarck répondait toujours : —

— J'ai assez à faire sans cela, ça c'est l'affaire du Bon Dieu.

Et par le fait le Bon Dieu l'a bien gardé et l'a protégé contre tous les dangers.

Le trait suivant de la vie intime du couple princier est égalemenl charmant : quand M. de Bismarck était dans ses terres, il allait de ci de là, entrait chez l'un ou l'autre de ses voisins et aimait à se faire inviter par eux. C'est ainsi, il y a de nombreuses années, alors qu'il n'était encore que comte, qu'il se trouva un jour d'été en villégiature avec sa femme chez le prince Putbus, dans l'île de Rugen. Au cours d'un dîner cette conversation plaisante s'engagea : —

— Cher Otto,— dit la comtesse de Bismarck à son mari, — tu ferais mieux de ne pas prendre de ce plat, qui pour le moment est mauvais pour ton affection nerveuse de l'estomac.

— Mesdames, avez-vous jamais vu un exemple plus remarquable de l'obéissance

d'un mari ? — répondit Bismarck en riant et en repoussant le plat que lui présentait le maître-d'hôtel.

— Ainsi vous êtes, chère comtesse, — dit le prince Putbus, — la seule personne après le Roi assez heureuse pour faire ployer notre cher comte?

— Oh! non, — répartit en souriant la comtesse. — Il existe encore quelqu'un d'autre, devant qui Otto est obligé de s'incliner quand il ne va pas bien.

— Et quel est ce puissant personnage?

— Devinez... eh bien! non, jamais vous ne devinerez... mon mari obéit à son cuisinier!

— Oui, vraiment, que ne ferait-on pas pour avoir la paix et le calme dans sa maison quand on a goûté de la guerre au dehors! — répartit le comte d'un air dramatique.

# IV

## LA FILLE, LA BELLE-FILLE ET LES COUSINES DE BISMARCK

L'aînée des enfants de M. de Bismarck, Marie, aujourd'hui comtesse de Rantzau, naquit, ainsi que nous l'avons dit, à Schönhausen, le 21 Août 1848. Ce fut une grande joie quand sa jeune femme lui donna ce premier gage de leur amour et il a toujours ressenti pour « sa petite Marie » une touchante affection et une grande tendresse.

Tant qu'elle fut toute petite enfant, Marie fut délicate et les parents, dans leur inquiète sollicitude, faisaient tous les sacrifices imaginables pour donner des forces à la première héritière de la maison de Bismarck. Dans une lettre à Mme d'Arnim, le papa de trente-cinq ans trace un tableau curieux des tentatives d'hygiène que l'on essaie sur la petite et il écrit entre autres : —

« Jeanne, qui repose encore en ce moment dans les bras du lieutenant Morphée, t'aura écrit ce qui m'attend : le garçon beuglant en majeur, la fille en mineur, deux marmots chantant au milieu de langes trempés et de biberons, et moi m'occupant de tout en bon père de famille. Je me suis raidi contre l'idée d'envoyer Mariette aux bains de mer, malgré l'avis de toutes les mères et tantes, qui ont déclaré unanimement qu'il n'y avait que l'eau

de mer et le grand air qui pussent faire du bien à la pauvre enfant. Ce qui fait que je m'entendrai reprocher ma barbarie paternelle et ma lésinerie à chaque rhume que l'enfant pourra attraper, et cela peut-être jusqu'à ce qu'elle ait soixante-dix ans. « Tu vois bien, me dira-t-on. Ah ! si Mariette était allée prendre les bains de mer. » Le petit être souffre beaucoup, du reste, depuis quelques jours des yeux qu'il a tout larmoyants et collés. Peut-être cela vient-il des dents œillères. Jeanne s'inquiète outre mesure et, pour sa satisfaction, j'ai fait venir aujourd'hui de Stendal le Docteur Bünger. »

Mais en revanche, le couple princier a eu la satisfaction de voir Marie s'épanouir et hériter de la fraîcheur et de la vigueur de ses parents. Elle demeura toujours fidèlement aux côtés de sa mère et fit avec sa grâce char-

mante, ses manières distinguées, d'une façon ravissante les honneurs de la maison, aussi bien à Berlin, qu'à Varzin, Schönhausen et Friedrichsruhe.

Cette fille unique, qui lui fut toujours si étroitement unie, se maria, le 6 Novembre 1878, à l'ancien secrétaire de légation le comte Cuno de Rantzau, qui devait plus tard être ambassadeur d'Allemagne à La Haye ; le jeune couple vit dans une union parfaite. La comtesse a donné trois fils à son mari ; ces trois fils font le bonheur de leur grand-père ; ils s'appellent Otto, Christian et Henri.

Ministre d'État en disponibilité, on croira aisément que le comte Herbert de Bismarck était entouré de toutes les dames de la plus haute aristocratie et dans le cours de ces dix dernières années on cita comme ses futures épouses nombre de baronnes, de comtesses, voire même de duchesses, mais toutes ces

différentes prévisions se trouvèrent par le fait avoir été de simples fantaisies des colporteurs de nouvelles. Ce ne fut pas une Prussienne qui eut le don de le séduire, mais une Autrichienne, la ravissante comtesse Marguerite Hoyos.

C'est en 1891 que le comte Herbert rencontra pour la première fois la délicieuse comtesse chez le comte Zichy, le gouverneur d'alors, et elle fit une profonde impression sur son cœur. Ce fut à Abbazia, la Nice autrichienne, que se trama le réseau, qui n'a fait que se resserrer depuis, de leur consentement réciproque ; ce fut également là que, le 4 Mai 1892, ce mois délicieux entre tous, eurent lieu les fiançailles du jeune et charmant couple. Le même jour les vœux de bonheur du prince et de la princesse parvinrent du fond des forêts de la Saxe au fiancé et à la fiancée, vœux que suivirent immédiatement ceux de l'Empereur Guillaume.

La comtesse Marguerite Hoyos a également le prénom de Malvina, ce qui flatte particulièrement l'oreille du Chancelier, car cela lui rappelle sa sœur bien-aimée. La comtesse est née le 20 Septembre 1871, à Vienne, fille du lieutenant de vaisseau en disponibilité de la marine impériale et royale Georges Hoyos et de la comtesse Alice, née Whitehead, fille du propriétaire de la célèbre manufacture de Fiumes; elle n'a, par conséquent, que vingt-trois ans. Le comte Herbert, grand, de haute stature, à la moustache épaisse, et sa jeune femme aux cheveux chatain foncé, remarquablement jolie, à la physionomie expressive, provoquèrent à Vienne et à Gratz, où demeurent les parents de la comtesse, une admiration générale : ils étaient bien faits l'un pour l'autre.

Le mois suivant eut lieu le mariage des fiancés au milieu de fêtes brillantes, dont

l'éclat fut encore rendu plus remarquable par la présence du prince de Bismarck qui honora ces fêtes de sa présence. Il put alors connaître en personne son aimable belle-fille et fut comme ébloui par tant de beauté, de grâce et d'esprit. Ce déplacement du Chancelier eut encore pour le public une importance politique, car, le 23 Juin 1892, il reçut un rédacteur de la *Nouvelle Presse libre* et eut avec ce dernier un entretien de la plus haute portée politique, qui fit sur le moment grand tapage, mais qui dans ce modeste ouvrage ne doit pas nous arrêter plus longtemps.

Depuis cette époque la comtesse Hoyos est venue plusieurs fois à Friedrichsruhe et non seulement le prince et la princesse, son beau-père et sa belle-mère, mais encore tout le monde a été charmé des attraits de son esprit et de son physique dont Dame Nature l'a si généreusement comblée.

M. de Bismarck a une sympathie également prononcée pour sa seconde belle-fille, la femme du gouverneur comte Guillaume de Bismarck ; il a eu le bonheur de voir son fils cadet épouser la fille de sa chère Malvina, Sybille d'Arnim-Kröchlendorff, qui a hérité de toutes les qualités et de toutes les vertus de sa mère. On sait qu'une seconde fille de Mme d'Arnim a épousé le conseiller provincial de Kotze.

Etant tout jeune homme, M. de Bismarck aimait à fréquenter, pendant ses séjours à Berlin, la maison de sa tante, sœur de sa mère et veuve du général de Kessel. Celle-ci était ornée d'une quantité de filles. La sincère et gaie camaraderie qui régnait dans cette maison, l'intérêt de parenté qu'on lui portait, l'attiraient et lui plaisaient beaucoup. Il eut un penchant tout particulier pour sa cousine Hélène de Kessel, peintre d'une assez grande

réputation, qui fut plus tard Douairière de Lindow. Ainsi que le raconte Hesekiel, M. de Bismarck demeura pour la vie avec elle sur le pied le plus affectueux et le plus tendre. Il s'amusait aussi à lui jouer des tours. Une fois, par exemple, partant pour passer plusieurs semaines en Poméranie, sa cousine le pria d'emporter avec lui une lettre et de bien vouloir la remettre à sa destination; il accepta la mission; mais quand il fut de retour le hasard fit qu'il vint à tâter les poches de son habit — qui se trouvait par extraordinaire être celui qu'il portait le jour de son départ. Il en tira la lettre et expliqua, sans le moindre embarras, que c'était de propos délibéré qu'il n'avait pas remis l'épitre à son adresse, afin de guérir sa cousine de la malheureuse habitude qu'elle avait de remettre des lettres à emporter. C'est ainsi qu'il savait cacher l'oubli qu'il avait commis sous la forme

plaisante d'un préçepte d'éducation. Parmi les surprises extraordinaires qu'il aimait à faire, il y en eut quelques-unes qui furent particulièrement comiques : c'est ainsi qu'un jour, à Kniephof, étant plongé dans un entretien sérieux avec sa cousine, la porte d'entrée s'ouvrit tout à coup et quatre petits renards firent tout à coup irruption dans le salon, renversèrent dans leur effroi les fauteuils et les chaises, faisant tomber jusqu'aux rideaux ; mais, une fois le premier mouvement de frayeur passé la société en rit à gorge déployée.

Hélène de Kessel ne lui rendit pas la pareille, mais elle sut se venger à sa manière. Un jour, ainsi que le raconte son biographe, M. de Bismarck arriva chez les Kessel silencieux et soucieux, mal peigné, coiffé *à la mélancolie*, un long vêtement de drap épais, avec un pantalon à grands carreaux bleus et verts ;

en un mot, son aspect était du plus haut comique. Il accepta avec calme, avec amabilité même toutes les plaisanteries, tous les jeux de mots que l'on fit sur son compte, et souffrit patiemment que l'on croqua une esquisse de son portrait dans ce costume. Cette caricature caractéristique existe encore dans la famille de Kessel. Sa cousine fit, d'ailleurs, un peu plus tard, son portrait, mais cette fois-ci sérieusement. Ce portrait se distingue — ô merveille ! — par une surabondante chevelure et est par conséquent une criante opposition aux trois cheveux que, depuis de si longues années, les caricatures de Berlin et d'ailleurs prennent plaisir à nous représenter.

II

# BISMARCK

## ET QUELQUES SOUVERAINES ET PRINCESSES DE SON TEMPS

# BISMARCK
# ET QUELQUES SOUVERAINES
# ET PRINCESSES DE SON TEMPS

Durant sa vie si remplie de faits et de résultats, M. de Bismarck s'est trouvé en relations avec un grand nombre de femmes célèbres : des impératrices, des reines, des duchesses, des comtesses, etc., etc. Son esprit indépendant parcourant ses routes à lui, ne visant que la grandeur, la renommée, la puissance de la Prusse et de l'Allemagne, n'eut jamais recours aux doigts de fées des femmes pour atteindre plus sûrement son but qu'en suivant la ligne

droite. Il faut également dire — et ceci est à la louange des princesses allemandes — qu'aucune d'elles n'a jamais opposé d'obstacles sérieux aux idées et aux plans qui feront la gloire de l'énergique homme d'Etat. Le sincère et profond patriotisme de ces grandes dames lui épargna tout froissement, même lorsque, par-ci par-là, il put y avoir quelques divergences politiques entre les opinions de l'homme d'Etat qui dirigeait les affaires et celles de ces princesses. Toute supposition contraire, d'ailleurs impossible à contrôler, rentre dans le domaine de la fantaisie. Il a souvent, au surplus, quand l'occasion s'en est présentée, détruit lui-même sans réplique ces légendes, et le prince de Bismarck n'est pas homme à hésiter à exprimer son opinion soit par calcul soit par nécessité.

Nature essentiellement allemande, il a toujours été étranger à la mauvaise influence de

la vie galante, qui a été le faible de tant d'hommes d'Etat d'autres pays et dont la politique était empreinte d'un caractère tout féminin, je dirais presque efféminé. Mais, d'un autre côté, il eut toujours pour l'élévation et la noblesse de l'esprit de la femme une très grande considération. Dans ses rapports personnels comme dans ses lettres, il apparaît toujours pensant noblement, en chevalier allemand, pénétré de la conviction absolue que la femme est toujours capable d'exercer une puissante influence sur le cœur et sur les sentiments des hommes, pour le bien comme pour le mal.

Son esprit sincèrement patriotique et sa lutte pour les droits imprescriptibles et l'éclat du trône affermirent encore davantage en lui ses sentiments de respect à l'égard des princesses, quoique dans toute son attitude il n'oublia jamais le senti-

ment de sa propre valeur et de son pouvoir.

Calme, réfléchi, concevant nettement, aimant profondément sa femme et les siens, il ne fut jamais l'esclave d'aucun besoin, à plus forte raison des frivolités de l'amour. En dehors des femmes dont nous avons parlé, un seul besoin, une seule idée a germé, poussé et vibré dans son cœur : la Germanie ! Il reconnut de bonne heure ce sentiment dominant en lui et s'en ouvrit à son ami Kayserling dans les termes suivants : —

« Il en est des besoins comme des truites dans un étang ; l'une mange l'autre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une grosse. Chez moi, au cours des années, le besoin de la politique a englouti tous les autres. »

De même, le 28 Mars 1884, il a merveilleu-

sement exprimé la devise de toute sa vie en disant : —

« Je mets toujours la Patrie au-dessus de ma personne. »

Passons maintenant en revue quelques-unes des souveraines et des grandes dames avec lesquelles le prince de Bismarck s'est trouvé en rapport. Ces observations sont intéressantes et ajoutent au portrait psychologique du fondateur de l'Empire.

I

# L'IMPÉRATRICE AUGUSTA

M. de Bismarck eut toujours le plus grand respect, la plus absolue vénération pour la première impératrice d'Allemagne, douée de si rares qualités et de vertus si élevées, qui fit toujours tant pour les pauvres, les misérables, les malheureux, les malades, les blessés, et les invalides, cette personnification la plus complète, en un mot, de la miséricorde et de la charité sur la terre. C'est avec une profonde admiration qu'il vit cette femme si haut placée

accomplir de tels prodiges par le pouvoir tout-puissant de son amour du prochain et vivre et agir dans l'esprit du poète : —

Que l'homme soit noble,
Charitable et bon!

L'impératrice Augusta, de son côté, avait une haute opinion des capacités, du génie, et de l'amour de la patrie du premier conseiller de Guillaume Ier; M. de Bismarck brillait également par une qualité, qui chez elle était développée au plus haut degré : le culte du devoir.

Il n'y eut de différences d'opinion entre l'impératrice et le chancelier qu'à l'époque du Kulturkampf. L'Impératrice avait horreur de ces querelles de religion et on doit, en définitive, lui être profondément reconnaissant que toute sa conduite et tous ses efforts se

soient portés à établir le pont et à entretenir le lien, à entrer dans la voie que l'État a et devait finalement adopter dans l'intérêt de la paix des consciences et de la liberté.

Il est tout à fait absurde de prendre en considération les opinions infiniment variées sur les moyens de tourner les lois de l'État, en prétendant qu'elles ont été faites à double entente pour clore la lutte entre l'impératrice et le chancelier. Aucun fait de ce genre n'a été rendu public, qui puisse donner la moindre apparence de vraisemblance à cette fable inventée de toutes pièces.

Il est bien plus exact de dire que l'impératrice Augusta, à une époque où elle n'était encore que princesse de Prusse, honorait M. de Bismarck de sa confiance et le distinguait de toutes les manières. En 1851, un jour que M. de Bismarck conduisait sa femme à Coblentz auprès de son oncle, le premier président de

Kleitz-Retzow, et qu'il ne devait y séjourner qu'une nuit, la noble princesse lui ordonna de se rendre auprès d'elle et le reçut de bonne heure, entre huit et neuf heures du matin. A l'occasion de ses noces d'argent et dans bien d'autres circonstances elle sut lui donner ainsi qu'à sa famille de nombreuses preuves de sa grâce et de sa bienveillance.

Ce fut avec joie qu'il accueillit, en 1858, le mariage du fils de cette noble femme, le prince héritier Frédéric-Guillaume de Prusse, avec Victoria, princesse royale de la Grande-Bretagne. Il était alors ambassadeur de Prusse à la Diète de Francfort et faisait des gorges chaudes sur l'ambassadeur d'une grande nation qui manifestait son inquiétude sur la vivacité de l'accueil et de la joie que manifestait la Prusse du mariage du prince héritier. M. de Bismarck écrivait : —

« Les Français ne se font pas une idée bien exacte de nos rapports de prince à peuple, ni même de la vie de famille en Allemagne dans les familles princières. La présence de toute la famille royale à Londres leur fait l'effet d'une démonstration politique et l'accueil cordial et joyeux fait par la Prusse à sa future souveraine leur semble la révélation éclatante et indiscutable de la sympathie nationale à l'égard de l'Angleterre. »

A l'occasion des fêtes des noces d'or du couple impérial qui furent célébrées par tout le peuple allemand, même par delà les frontières de l'Empire, et furent accompagnées des prières les plus ferventes, la princesse de Bismarck ouvrit la marche du défilé des princesses qui vinrent saluer les souverains dans la Salle Blanche, pendant que son mari se présentait à la tête des députés pour porter

au couple impérial ses vœux de bonheur les plus respectueux.

On sait combien fut générale et vive la part prise par le peuple allemand tout entier aux souffrances si longues que la souveraine eut à supporter avec un courage si admirable et si extraordinaire. Lorsqu'à la fin d'Août 1881, elle entra en convalescence elle adressa au prince de Bismarck la lettre suivante : —

« Au moment où, par la grâce de Dieu, j'entre, après une longue et douloureuse maladie, dans la voie de la convalescence, je tiens à exprimer ici de tout cœur mes remerciements les plus profonds que je dois à tous pour la part si grande et si touchante qu'on a prise à mes souffrances. De loin comme de près, des sociétés comme des particuliers, à tous les degrés de la population, de toutes les

classes de la société, du cercle si étendu de toutes les connaissances et de toutes les situations, de l'étranger, des preuves nombreuses d'intérêt et de sympathie me sont parvenues qui portent leur récompense dans la persuasion que j'ai qu'elles ont contribué à ma guérison, mais que je ne puis ni ne dois jamais oublier, s'il m'est permis, au retour des forces qui me manquent encore, de reprendre fidèlement aux côtés de l'Empereur la mission à laquelle je suis destinée. Afin que mes remerciements les plus chaleureux et les plus sincères, comme je les sens, parviennent à tous ceux qui m'ont témoigné leur sympathie, je vous prie de faire connaître d'une façon éclatante l'écrit ci-dessus.

« Coblentz, le 27 Août.

« Augusta. »

Parmi les lettres de sa main que l'Impéra-

trice adressa dans la suite au chancelier, je citerai celle de Juin 1884, lorsqu'elle fut empêchée d'assister à la pose de la première pierre du palais du Reichstag à Berlin : --

« La pose de la première pierre du palais du Reichstag par l'Empereur est une fête si importante que je tiens à vous exprimer tous mes regrets de ne pouvoir y assister. A l'occasion de cette fête nationale, j'apporte mes vœux et mes bénédictions les plus sincères pour l'Empereur et l'Empire, pour la paix au dedans comme au dehors, dans le présent et dans l'avenir, exprimant ainsi la pensée de toutes les femmes qui ont le véritable amour de la Patrie.

« AUGUSTA. »

Cependant la lettre la plus importante qu'elle écrivit au prince de Bismarck fut la

lettre de remerciement après la mort de son auguste époux, l'Empereur Guillaume Ier. Voici cette page touchante.

« Les preuves remarquables de deuil et de sympathie données à l'occasion de la mort de mon époux, Sa Majesté l'Empereur et Roi Guillaume, qui repose dans le sein de Dieu, sont un dernier et touchant témoignage de ce qu'il a fait pour la patrie, de ce que sa vie bénie du Tout-Puissant a été pour le monde. La puissance considérable de cet immense amour, de ce respect que l'on portait à notre cher Seigneur, maintenant entré dans la vie éternelle, me fait vous exprimer la prière, à moi la compagne de sa vie, de témoigner publiquement nos remerciements pour toutes les innombrables preuves qui me sont parvenues tant d'Allemagne que de l'étranger, si pleines de respect et de recon-

naissance pour lui, qui a rempli toute sa haute mission avec fidélité dans la crainte de Dieu, de sympathie pour moi dans la douleur profonde de la perte que j'ai faite. Les expressions me manquent pour dire l'étendue de mon chagrin, la sincérité de ma gratitude. Que ceux qui la comprennent, des plus hauts aux plus humbles, veuillent l'accepter ainsi que mon cœur meurtri est capable de l'exprimer ! Que tout ce qui me reste de forces soit voué à la grande et auguste figure de Celui aux côtés duquel il m'a été permis de rester et de vivre.

« Berlin, 18 Mars 1888.

« AUGUSTA. »

## II

## L'IMPÉRATRICE FRÉDÉRIC

De même que devant la première impératrice d'Allemagne Augusta, le prince de Bismarck s'inclina toujours avec le plus grand respect devant la charmante princesse héritière d'Allemagne Victoria, la future impératrice Frédéric. Elle, la femme de génie, à la conception nette, artistique, aux sentiments si humains, la grande protectrice des arts et des sciences, qui ranimait chacun par sa noble nature, qui écartait tous les préjugés,

devait naturellement en imposer au grand homme d'Etat. Combien était-il touché par l'action bienfaisante de toutes ces qualités aussi bien dans le nombreux cercle de la famille que dans tous les actes de sa vie officielle !

Certains politiciens sans vergogne tentèrent de soulever des malentendus entre cette noble femme et le prince de Bismarck. Il est possible que sur certaines questions il y ait eu entre eux des différences de vues, inutile de le nier. Mais de telles différences d'opinions sont sans influence sur la marche de l'État, d'autant mieux que les princesses de la maison de Hohenzollern ne se sont jamais mêlées des affaires politiques de leurs époux ; pas plus qu'aucune d'elles, l'impératrice Frédéric ne se mêla de rien.

Il est remarquable et important pour juger les rapports entre la princesse héritière et le

Chancelier de savoir qu'en 1883 il prit l'initiative de détruire la légende qui représentait cette princesse comme ayant des idées politiques opposées à celles de son mari. Il le fit dans un entretien avec un diplomate et dit alors : —

« Son Altesse Royale est beaucoup trop sage et connaît trop bien la Prusse pour avoir la pensée de vouloir influencer les ministres, les généraux en chef, et les gouverneurs de province. Il ne faut rien attendre de semblable de sa part, car elle aurait de la répulsion à jouer un rôle qu'aucune reine de Prusse n'a jamais joué jusqu'ici. »

On exprima surtout des suppositions de toutes sortes au sujet de l'affaire de Battenberg et on gaspilla beaucoup d'encre d'imprimerie à cette occasion. On sait aujourd'hui que les différences de vues au sujet du mariage d'une princesse de Prusse avec le prince

de Battenberg furent vite aplanies. Dans un entretien que M. de Bismarck eut en 1891 avec Max Bewer, il dit textuellement, et je n'ai aucune raison de mettre en doute la véracité de cette assertion : —

« Dans toutes les affaires d'État importantes, y compris l'affaire de Battenberg, j'ai toujours, dans ces derniers temps, été du même avis que l'Empereur et aussi de celui de l'impératrice Frédéric ; il m'a été aisé de m'entendre avec elle de la façon la plus agréable sur la plupart des plus importantes mesures à prendre. »

M. de Bismarck s'est exprimé à peu près de même avec un autre journaliste qui a publié son entretien dans le *Novoié Vrémia* du 29 Avril 1890. Il fit démentir par sa plume le bruit que l'impératrice Frédéric avait saisi l'occasion de son départ pour reprendre un rôle actif. Il ajoutait : —

« Tout cela est faux ; l'Impératrice est en fort bons termes avec moi et est du reste une femme très sensée. »

Et dans un entretien en Juin 1890 avec M. Kingston du *Daily Telegraph*, le prince qualifiait d'*idéale* toute la conduite politique de l'impératrice Frédéric.

## III

# L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

La belle, l'incomparablement belle Impératrice Eugénie fut dangereuse pour maint diplomate de Prusse et d'Allemagne ; on cite entre autres le comte de Goltz qui fut, paraît-il, éperdûment épris de cette ravissante souveraine.

M. de Bismarck ne fut que peu de temps ambassadeur à Paris, mais ce peu de temps lui suffit pour connaître à fond et pour apprécier à leur valeur les charmes de la belle Souve-

raine. Elle ne manqua pas de produire sur lui une profonde impression. Elle était alors, en 1862, dans tout l'éclat de sa vie et de sa beauté et il fallait toute l'énergique volonté, toute la force de caractère d'un Bismarck pour ne pas être enchaîné à son char. Il raconte dans une lettre à sa femme, datée de Paris le 1er Juin 1862, sa première entrevue avec l'Impératrice des Français et ce récit prouve à quel point fut *objective* la conduite de l'ambassadeur prussien à l'égard de S. M. l'Impératrice Eugénie.

« J'ai été reçu aujourd'hui par l'Empereur, auquel j'ai remis mes lettres. Il m'a accueilli amicalement, il a bonne mine et est devenu un peu plus fort, mais n'a ni engraissé ni vieilli, comme les caricatures de chez nous pourraient le faire croire. L'Impératrice est toujours l'une des plus belles femmes que je

connaisse, malgré Saint-Pétersbourg ; elle a plutôt embelli depuis cinq ans. »

Quinze jours plus tard, il écrit à sa sœur : —

« Si nous restons ici, je crains quelque peu que Jeanne ne s'y plaise pas beaucoup. Dans quelques jours, j'irai à Fontainebleau. L'Impératrice est un peu plus forte, ce qui l'a rendue plus jolie que jamais, et elle est toujours très aimable et très gaie. »

Il avait déjà eu à s'occuper de M$^{lle}$ de Montijo, en Janvier 1853, alors qu'il était envoyé prussien à la Diète de Francfort et que le bruit commençait à se répandre de l'intention où était l'Empereur des Français d'épouser la belle Espagnole. Alors que presque tout le monde se refusait à croire à la possibilité de cette union, M. de Bismarck fai-

sait part au président du conseil des ministres de Manteuffel du mariage projeté de l'Empereur Napoléon III comme d'un fait absolument résolu et certain. Il est intéressant de connaître la situation que M. de Bismarck prit dans cette question. Il désapprouva de la façon la plus formelle les articles violents de la *Gazette de la Croix* contre l'Empereur Napoléon au sujet de ce projet de mariage et il développa en même temps ses vues politiques avec des arguments plus solides.

« Je suis aussi éloigné que n'importe qui d'avoir la moindre sympathie pour une alliance française ; mais il me semble de l'intérêt de notre situation politique d'éviter toute démonstration qui pourrait ressembler à une provocation. Nous devons avant tout rester indépendants de notre allié de l'Est. Ceci cessera aussitôt que nous pourrons modifier la

situation, dont notre maison régnante s'est servie jadis avec tant de succès pour le développement de sa puissance, et dès que nous serons en mesure d'exprimer nettement à la France qu'elle a en nous un adversaire, et un adversaire doué d'une haine héréditaire..... La politique de nos voisins, et surtout celle de l'Autriche, a trop peu de l'ampleur de vues pleine de cœur de notre très gracieux souverain pour qu'ils n'abusent pas de notre situation, dans le cas où elle se compliquerait au point que, toute vraisemblance de la menace d'un rapprochement avec la France étant écartée, ils auraient la conviction que dans l'éventualité d'une guerre les attaques dirigées contre nous seraient dictées non seulement par rapport à notre position géographique, mais aussi par la haine spéciale et voulue de ceux qui, en France, détiennent le pouvoir. Dans ce cas, nous devons rechercher et

acheter au besoin l'alliance de l'Autriche et de l'Angleterre. L'intérêt de ces puissances est également d'acquérir notre aide et de l'entretenir par une conduite amicale, tant que nous n'aurons pas brûlé nos vaisseaux de l'autre côté et que la chose aura été officiellement reconnue. Je suis persuadé que ce serait un grand malheur pour la Prusse si son gouvernement concluait une alliance avec la France. Mais nous devons nous garder de ne pas faire valoir aux yeux de nos alliés la possibilité que, le cas échéant, nous choisirions le moindre, quoique nous soyons bien décidés à ne pas mettre cette menace à exécution. »

Les aimables délégués à la Diète ne laissaient pas passer les fêtes anniversaires de l'Empereur Napoléon sans vider leurs verres à la santé de l'Impératrice des Français. Cela

eut lieu entre autres en 1854 et M. de Bismarck note l'incident que, par une maladresse du délégué ultramontain de Darmstadt, le seigneur de Münch-Bellinghausen, on renversa sur l'uniforme blanc du général autrichien de Schmerling un plateau portant douze verres de Château-Laffitte, et que celui-ci fut forcé de quitter la table.

Dès 1855, l'œil perçant de M. de Bismarck sut deviner que l'Empereur Napoléon aussi bien que l'impératrice Eugénie étaient entraînés dans une vie romanesque et aventureuse qui devait nécessairement les pousser aux entreprises les plus fantastiques. Il dit textuellement : —

« D'après tout ce que j'ai entendu dire sur le caractère de Louis-Napoléon, au cours de ces dernières années, par des gens qui l'ont connu depuis sa prime jeunesse, le besoin

d'entreprendre ce que personne n'imaginerait est chez lui maladif et il est journellement encouragé dans cette manie par l'Impératrice. »

IV

## L'ARCHIDUCHESSE SOPHIE

M. de Bismarck avait une estime particulière et très sincère pour la personne et les qualités de l'archiduchesse Sophie, fille du roi Maximilien I^er^ de Bavière, la sœur jumelle de la reine Marie de Saxe et la mère de l'empereur François-Joseph d'Autriche. Il fut présenté à Son Altesse par la reine Elisabeth de Prusse, qui lui remit une lettre d'introduction en 1852, lorsque M. de Bismarck partit pour Vienne à titre d'envoyé extraordinaire. Il relate comme il suit les incidents de la pre-

mière présentation à l'auguste princesse. Cette présentation eut lieu le 15 Juin 1852 : —

« L'archiduchesse Sophie, qui me reçut après son auguste mari, m'a témoigné le plus aimable intérêt pour mes affaires et s'est entretenue longtemps avec moi, me parlant de préférence des incidents malheureux de ces dernières années, sans cependant faire allusion à l'objet de ma mission. »

Pendant une audience ultérieure que lui accorda l'Empereur François-Joseph, il apprit pour la première fois à connaître ce monarque. On lira, par conséquent, avec un double intérêt, le jugement qu'il porta sur le fils couronné de la vénérable archiduchesse. Voici ce qu'il a écrit à ce sujet : —

« La personne de l'Empereur m'a produit une bonne impression ; il comprend facile-

ment, juge avec assurance et réflexion, et possède dans tout son être une simplicité et une franchise qui inspirent la confiance. »

L'archiduchesse Sophie possédait une grande influence sur son auguste fils et M. de Bismarck laisse entendre que c'est grâce à elle que l'empereur d'Autriche s'est rapproché de l'empereur Napoléon III en 1857. Elle avait une haute opinion du prince Napoléon. A cette époque, se révélait à Vienne un diplomate français qui devait acquérir plus tard une grande célébrité : le comte Benedetti ; il était alors directeur de la section politique au Ministère des Affaires Étrangères de France et fut plus tard ambassadeur à Berlin, du 5 novembre 1864 jusqu'à la déclaration de la guerre de 1870. Il était venu dans la belle et spirituelle capitale de l'Autriche pour mener à bien l'alliance franco-autrichienne.

# III

# BISMARCK ET LES FEMMES

## DIPLOMATES

LA PRINCESSE DE LIEVEN. — MADAME DE VRINTS. — MADAME DE MEYENDORFF. — LA PRINCESSE DE NASSAU. — LA COMTESSE DANNER. — MADAME DE LINDEN. — LA COMTESSE DE MONTESSUY. — LA COMTESSE DE THUN. — LADY MALET.

# BISMARCK ET LES FEMMES DIPLOMATES

Dès le commencement de sa carrière politique, le grand maître de la diplomatie eut à lutter non seulement avec les diplomates de profession, mais avec des diplomates du sexe féminin. La diplomatie des femmes a joué en effet un rôle prépondérant, dont on ne se douterait guère aujourd'hui, non seulement en France, mais encore dans les petits États de

l'Allemagne et en Autriche. Il y a encore à peine quelques dix ans, M. de Bismarck était dans l'obligation de lutter avec les politiques en jupons, soit pour se tenir au courant de la situation politique, soit pour parer aux mines par des contre-mines. Dans ces circonstances, il prouva plus d'une fois son talent supérieur d'observation, son étonnant bon sens, et le don des combinaisons de génie ; il ne perdit jamais de vue l'axiome du sage Jésus Strach : *Aucune ruse ne surpasse celle des femmes!* ni ce que dit à ce sujet le prédicateur Salominis : « Je trouve qu'une femme, dont le cœur est comme un filet à nœuds coulants et dont les mains préparent des chaînes, est plus cruelle que la mort. » « Le serviteur de Dieu lui échappe, par contre le pécheur est pris. » Ce n'est pas sans profit qu'il avait lu la Bible.

Lorsque M. de Bismarck alla à Francfort

comme envoyé près de la Diète il mit la plus grande persévérance à avoir l'œil sur la diplomatie féminine, car il y avait une quantité de représentants du sexe faible qui lui montrèrent leurs séduisantes griffes. Je veux simplement présenter ici quelques-unes des physionomies les plus en vue de ces diplomates en falbalas.

En 1851, la princesse de Lieven travaillait ardemment à Francfort pour bien disposer la Confédération en faveur de la France. Ses efforts pour influencer les personnalités marquantes ne restèrent pas infructueux, car c'était une intermédiaire extrêmement fine et elle cherchait avec le plus grand soin à préserver le semblant d'attachement à la Russie.

Mais l'âme véritable de la diplomatie féminine était M^me de Vrints, sœur du comte de Buol-Schauenstein, ministre des Affaires Étrangères autrichien de cette époque et en même

temps chef de la Maison Impériale et président du conseil des ministres. Cette dame avait une grande influence sur son frère et dominait en quelque sorte les diplomates accrédités à Francfort. Ce n'était pas seulement pour cela qu'elle exerçait une sorte de suprématie, mais encore parce que son mari était propriétaire du *Journal de Francfort*, feuille toute dévouée aux intérêts autrichiens. L'envoyé prussien à la Diète, M. Otto de Bismarck, dépeint ainsi cette dame dans un mémoire autographe adressé, le 30 septembre 1852, à son chef le président du Ministère, M. de Manteuffel : —

« M^me^ de Vrints est vive et intelligente ; son mari, qui n'est ni l'un ni l'autre, dispose du *Journal de Francfort*, et M. de Dornberg, chef du service postal de Tour et Taxis, est l'ami de la maison. »

M^me de Vrints était douée d'un remarquable talent de conversation et par cela même réunissait autour d'elle beaucoup de célébrités. M. de Bismarck désigne son salon journellement ouvert sous le nom d'espèce de quartier général autrichien féminin. Les dames y jouaient tous les jours avec passion de fortes sommes. En dehors de cela, M^me de Vrints disposait encore de quelques puissants auxiliaires féminins comme troupe de réserve dans les pays étrangers ; parmi les plus importantes se distinguait sa sœur, M^me de Meyendorff, femme de l'ambassadeur de Russie à Vienne.

M. de Bismarck était aussi un fidèle habitué du salon de M^me de Vrints ; il affectait l'indifférence, mais il observait tout attentivement et rien ne lui échappait. C'est là qu'il rencontra pour la première fois le 4 Juillet 1851

le grand-duc Charles-Frédéric-Auguste de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Augustenbourg, celui-là même qui remplit un rôle si important pendant les affaires de Schleswig-Holstein.

C'est ainsi que M. de Bismarck fut mis prématurément au courant de beaucoup de choses par la maîtresse de la maison; ceci, par exemple, qu'une certaine tension était née entre le comte de Buol et le baron de Prokesch-Osten, ambassadeur d'Autriche à la Diète, et beaucoup d'autres choses encore.

Au surplus, on s'amusait beaucoup pendant la durée de la Diète ; on dansait partout dans la ville de Francfort comme en plein carnaval, femmes du monde et diplomates n'avaient aucun repos. M. de Bismarck le signale à son chef le 26 Mai 1851.

« La diplomatie est en branle ici, car non

seulement Thun, mais encore le plus que quinquagénaire Tallenay, l'ambassadeur de France, le représentant belge, le comte de Briey, ainsi que l'ambassadeur d'Angleterre eux-mêmes dansent et prennent part comme membres actifs à un cotillon quotidien qui ne dure pas moins de deux heures consécutives. »

Les salons étaient décorés des diverses couleurs de tous les États allemands et l'écusson-transparent portant les armes de la Confédération faisait face à celui d'Angleterre. Les danses elles-mêmes avaient un caractère significatif. Pendant une fête, par exemple, donnée par lord Cowley en l'honneur de la reine Victoria et à laquelle assistaient la princesse veuve de Nassau, une princesse de Wurtemberg en compagnie de sa fille non encore mariée, celle-ci dansa avec

les représentants de toutes les puissances, si ce n'est avec aucun Prussien. Tableau.

Il va sans dire que l'envoyé de Prusse dut aussi payer son tribut à l'esprit carnavalesque et sautillant alors en vogue. Il organisa plusieurs fêtes brillantes qui réussirent au delà de toute attente et qui, selon l'opinion la plus compétente en ces matières, celle de Mme de Vrints elle-même, surpassèrent toutes celles du même genre qui avaient été données depuis de longues années. De là, colère et envie des collègues de M. de Bismarck. Dans ses rapports à Berlin, il ne se lassait pas d'appeler l'attention sur un important diplomate en jupons, la comtesse Danner, épouse morganatique de Frédéric II, roi de Danemarck.

A plusieurs reprises, il insiste sur ce point que la clef de la question constitutionnelle du Holstein-Lauenbourg était entre ses mains

après avoir été en suspens pendant cinquante ans.

C'était également la manière de voir du prince Gortschakoff avec lequel M. de Bismarck eut, le 1er Juillet 1857, une conférence au sujet de cette question.

Le roi de Danemarck, pensait Gortschakoff, accepterait toutes les modifications désirables sans qu'il puisse en résulter ni désordre ni intervention d'aucune sorte si l'on obtenait l'approbation de la comtesse.

Cependant la diplomatie féminine était encore plus inextricable à Vienne qu'à Francfort, et M. de Bismarck eut, en 1852, à l'occasion de la mission extraordinaire dont nous venons de parler, l'occasion de faire la connaissance de l'une des plus intelligentes, des plus habiles représentantes de la science diplomatique, en un mot celle de Mme de Meyendorff.

Elle l'invita à un dîner en tête à tête et il put ainsi étudier de près ses talents politiques. Cette dame relevait d'une attaque de fièvre et entrait seulement en convalescence, mais cela ne l'empêcha pas d'assaillir son hôte de questions plus ambiguës les unes que les autres. Elle était parfaitement orientée au point de vue des diverses questions concernant les personnes et les choses et elle s'entretint avec un abandon par trop ostensible, qui prouvait aisément qu'elle était la sœur influente et toute puissante du président du conseil d'Autriche, le comte de Buol.

Mme de Linden, femme de l'ambassadeur de Wurtemberg à Vienne, se révéla fine diplomate : M. de Bismarck eut avec elle de longs entretiens, notamment au sujet de la question douanière. Au surplus, M. de Bismarck se montra toujours un diplomate rempli de tact;

il n'est donc pas étonnant qu'il n'ait jamais éprouvé d'échec.

Il était, par exemple, le seul envoyé à Francfort vivant sur un bon pied avec le comte de Montessuy, représentant de la France à cette époque. Voici ce qu'il écrivait au sujet de l'ambassadeur français et de sa femme : —

« Il n'a pas le talent de se créer une situation dans la société, ce qui évidemment est la faute de sa femme. Celle-ci ne semble pas assez jolie aux yeux des dames de la Confédération qui ne lui pardonnent pas ses prétentions et ses diamants. Ses invitations sont la source de nouvelles animosités parce que, dans l'attribution des places, elle ne tient pas assez compte des questions de préséance qui sont ici les écueils de toutes les prétentions. Une partie des diplomates ne se rend plus du tout chez Montessuy. Je fais

partie du petit nombre de personnes qui sont restées en bons termes avec le mari et la femme et je ne reproche à cette maison que d'y mal dîner et d'y boire encore plus mal, ce que je supporte sans murmurer avec mon laisser-aller habituel, en considération de mon poste et du service du Roi. »

La femme du président de la Diète, comte de Thun, est, par contre, une exception remarquable parmi les membres de la diplomatie féminine et c'est avec enthousiasme que M. de Bismarck s'écrie pour faire son éloge : —

« La femme est charmante, elle ne se mêle pas de politique, et tient sa maison sur un pied des plus confortables. »

Combien différente était lady Malet, femme de l'ambassadeur d'Angleterre et fille de lord

Brougham ; elle était en effet une profonde politique et maîtresse dans l'art de la diplomatie.

Pendant qu'il observait ces femmes diplomates de loin et de près, il donnait aussi un coup d'œil à leurs toilettes et il est tout à fait amusant de connaître M. de Bismarck comme appréciateur de modes.

C'est ainsi qu'il écrit à son chef au sujet d'un bal qui eut lieu le 4 Novembre chez le comte de Thun : —

« Les toilettes mettraient à Berlin tout le monde sens dessus dessous, tellement elles sont brillantes et relevées par des parures en diamants. Les manières des dames sont élégantes au possible ; elles parlent, pour la plupart, avec ostentation, un assez bon français, car elles sont allées à Paris en laissant leurs maris seuls à la maison ; comparativement à

nos habitudes, les entretiens ne sont pas exempts de frivolité. »

On peut par cela se rendre compte que M. de Bismarck s'entendait aussi à scruter les secrets de la toilette; cependant il n'usait que rarement de cette science, préférant s'égayer aux dépens des diplomates qui, pour entretenir la conversation avec les dames, se plaisaient à faire parade de leurs connaissances en fait de toilettes et de mode.

M. de Radowitz, par exemple, était l'un de ces derniers, ainsi que nous l'apprend Moritz Busch. Il savait pertinemment ce que la Maintenon ou la Pompadour avaient l'habitude de porter tel ou tel jour. Elle avait ceci ou cela autour du cou, elle portait une coiffure de colibris ou de grappes de raisin, elle avait une robe gris perle ou vert perroquet, avec tels ou tels falbalas ou telles ou

telles dentelles. Il décrivait tout cela aussi minutieusement que s'il l'avait vu. Les dames étaient tout oreilles lorsqu'il lui arrivait de passer la revue de ces toilettes, et cette énumération coulait de ses lèvres comme de source.

# IV

# LES COMMENSALES DE LA MAISON DE BISMARCK

# LES COMMENSALES DE LA MAISON DE BISMARCK

Comme contraste avec les dames vis-à-vis desquelles M. de Bismarck était plus ou moins sur un pied d'hostilité, c'est-à-dire savait les tenir à une certaine distance parce qu'elles lui paraissaient être les représentantes du groupe qui faisait opposition à ses actes, nous passerons en revue les relations amicales que le célèbre homme d'État entretenait avec quelques grandes dames, principalement avec celles qui fréquentaient sa maison.

Pour éviter toute fausse interprétation,

nous commencerons par faire remarquer ici que ces relations étaient des relations purement amicales. Dans aucun cas il ne peut être question d'une inclination et encore moins d'un amour quelconque. Le grand homme a aimé profondément et fidèlement sa femme, depuis le premier moment où il l'a connue jusqu'au dernier jour. Pendant un demi-siècle tout entier elle fut son idéal et nulle image d'aucune autre femme ne pouvait, fût-ce même pendant le plus court instant, écarter de son cœur l'image de la princesse de Bismarck.

Parmi les connaissances de sa jeunesse, la femme de son ami d'enfance, Maurice de Blackenburg, de Zimmerhausen, en Poméranie, le célèbre conservateur, et de quelques semaines plus jeune que lui, occupe la première place.

Ainsi que nous l'apprend Hesekiel, cette

intelligente et pieuse femme, née de Thadden-Triglaff exerçait sur M. de Bismarck une influence aussi profonde que continue, tandis que les liens d'amitié transmis par les parents se resserraient encore. Il passa plus d'une heure attrayante dans la maison de son amie et l'on peut s'imaginer sa douleur, lorsqu'à la suite du Kulturkampf, que M. de Blackenburg ne pouvait approuver, il se produisit un relâchement dans les liens d'amitié qui les unissaient depuis si longtemps.

Elle ne se choqua pourtant pas des débordements de génie à la suite desquels cet enragé de Bismarck acquit une renommée si terrible auprès de certains vieux messieurs et de certaines vieilles dames. Elle savait fort bien qu'au fond il n'éprouvait aucun plaisir au milieu de cette vie étrange. Il lui avait voué, au contraire, une grande reconnaissance, car c'est chez elle, nous l'avons dit, qu'il avait

rencontré pour la première fois sa future femme, Jeanne de Puttkammer.

M$^{me}$ la baronne de Manteuffel, femme du président du ministère prussien de cette époque, fut aussi pour M. de Bismarck une amie et une commensale. Il lui envoyait parfois certains avis secrets qui étaient exclusivement destinés à son chef, afin de parer à l'inconvénient que sa lettre fût ouverte par l'un ou l'autre des gens à son service.

Il s'intéressait constamment et sérieusement à la santé de Mme de Manteuffel et lorsque, au mois de Juillet 1855 elle se rendit à Misdroy pour se rétablir, il écrivit à son chef : —

« J'espère que Madame de Manteuffel se trouvera bien au milieu des forêts solitaires de Misdroy. Je trouve moi-même cet endroit non sans quelques charmes, mais autrefois

l'hospitalité qu'on y recevait m'a paru laisser pas mal à désirer. »

A Vienne, M. de Bismarck connut les princesses de Schoenburg et de Breitzenheim et se lia depuis avec ces deux dames d'une amabilité surprenante, ainsi qu'il les qualifie. Toutes deux, en effet, sœurs du prince Schwarzenberg, se distinguaient par leur grâce et leur éducation parfaite.

Parmi les dames faisant partie de l'intimité de la maison que plusieurs fréquentaient à Berlin ou qui fréquentaient et fréquentent encore la maison de M. de Bismarck à Friedrichsruhe et dont l'attachement est acquis au prince et à la princesse depuis des années et des années, je me permettrai de citer quelques noms féminins en faisant observer que tous ces détails proviennent d'une source autorisée.

Je citerai en premier lieu M$^{me}$ de Spitzenberg, femme de l'ambassadeur, et l'une des filles du président du conseil des ministres wurtembergeois, M. de Varnbühler. Sa personnalité séduisante, unie à un esprit presque viril, fut appréciée non seulement par M. de Bismarck, mais encore par le vieil Empereur Guillaume lui-même. Il ne se donnait pas une grande soirée au palais impérial dans laquelle il ne l'honorât de longs entretiens. M$^{me}$ de Spitzenberg fit même pendant une soirée les honneurs de la maison du chancelier, à la place de M$^{me}$ de Bismarck empêchée par suite de maladie.

Babette Meyer, actuellement comtesse de Kalkreuth, était l'amie d'enfance de la comtesse de Rantzau, fille du prince. Son intelligence extraordinaire lui attacha non seulement celui-ci, mais encore Lothaire Bucher qui sollicita vainement sa main. Pendant une certaine période, Babette Meyer fréquentait pres-

que journellement la maison de M. de Bismarck. Peu de personnes connaissent la cause de la rupture qui survint plus tard.

M^me^ de Kurowsky pouvait également se compter au nombre des préférées de l'Empereur Guillaume. Pour égayer le vieux monarque, on invitait volontiers cette sémillante petite brune qui approchait beaucoup du type slave. Ses relations avec le prince de Bismarck eurent leur source dans la situation de son mari qui dirigea pendant un certain temps le bureau particulier du Chancelier.

M^me^ de Poschinger était l'une des personnes les plus assidues de la société parlementaire du prince, dans laquelle elle avait été introduite par son mari, le biographe si connu de M. de Bismarck. Cette femme aux goûts artistiques, si souvent peinte par Lenbach, s'entendait mieux que beaucoup d'autres à

captiver le prince par la vivacité et l'enjouement de sa conversation.

M^me de Wallenberg était parente de la princesse et fréquentait très souvent le salon de celle-ci dans l'après-midi.

La baronne de Merck, née Schröder, de Hambourg, est la voisine de campagne du prince à Friedrichsruhe et elle est fréquemment invitée à sa table. Dans son premier album bismarckien, le dessinateur Allers l'a illustrée à jamais. C'est cette très gracieuse apparition qui tend au prince le copeau de bois pour allumer sa pipe dans le croquis du groupe qui entoure la table autour de laquelle la société se rassemblait le soir à Friedrichsruhe.

M^me de Lenbach, née comtesse de Moltke, était la femme du célèbre peintre qui réussit mieux qu'aucun autre artiste à représenter l'énergique homme d'Etat dans ses tableaux

de maître. Lors de son retour de Vienne en 1872, M. de Bismarck descendit à Munich chez M^me^ de Lenbach durant toute une journée et y reçut les ovations dont il fut l'objet. Il a fait l'honneur à la jeune femme de lui adresser une invitation pour les fêtes de Noël en 1892.

L'excellente photographie représentant M. de Bismarck entouré de sa famille pendant son séjour dans la maison Lenbach, a été répandue dans tous les milieux sociaux.

# V

# LES DAMES AUX DINERS

ET

AUX SOIRÉES PARLEMENTAIRES DE BISMARCK

## LES DAMES AUX DINERS ET AUX SOIRÉES PARLEMENTAIRES DE BISMARCK

On sait que, président du conseil des ministres, M. de Bismarck donna des dîners parlementaires en 1866, lorsqu'il eut conclu la paix avec le parlement, et que depuis 1869 il donna aussi fréquemment des soirées parlementaires. Il reconnut à temps que de semblables invitations constituaient des moyens de gouverner d'une grande valeur, en raison des entretiens pleins d'abandon qui avaient lieu ; aussi n'hésita-t-il pas à en faire usage dans la limite de ses moyens.

Il était de l'avis de Montaigne et du conseiller Scheffer : il est plus aisé de découvrir le caractère des gens à table que pendant les conférences les plus solennelles et l'on peut arriver en dînant à en apprendre davantage par la conversation que par l'exposé d'un rapport des plus compliqués autour d'une table officielle et au cours d'une conférence. De plus, il arrive, aussi bien en Europe qu'en Afrique, que l'on voit d'un œil différent un homme avec lequel on a causé amicalement à table.

Puisqu'il n'y a pas de plaisir sans la présence des dames, il va sans dire que plusieurs de celles qui par leur position dans le monde, ou en raison de leur parenté, ou par suite de relations personnelles avec la famille du chancelier, assistaient également aux soirées parlementaires.

Cette circonstance contribua pour une bonne

part à donner à ces réunions sans apparat le cachet d'intimité et de cordialité qui les distinguait.

Parmi les premières de ces dames on peut citer, par exemple, les femmes des membres du corps diplomatique, des ministres, etc., etc. D'après ce que nous apprend Poschinger, il se formait habituellement un cercle de quinze à vingt dames, presque toujours les mêmes, femmes des députés, ainsi que quelques représentantes du beau sexe, que la maîtresse de la maison avait invitées une fois pour toutes.

Une invitation aux dîners parlementaires était déjà en réalité une perspective de liaison future avec la famille de Bismarck.

Le docteur Jean Blum a décrit d'une façon charmante la première soirée parlementaire qui eut lieu le 24 Avril 1869 : je me borne à emprunter à cette description la partie qui a trait à M$^{me}$ de Bismarck.

« On pénètre d'abord dans un confortable salon de réception élégamment meublé. Là nous fûmes charmés par une apparition des plus sympathiques : la femme du comte de Bismarck.

« Une grande et noble figure aux traits énergiques et sympathiques, en toilette à la mode d'une simplicité voulue, qui recevait chaque invité en lui faisant une profonde inclinaison de tête.

« Elle était debout près de la portière, d'où le regard pénétrait jusqu'au fond des appartements privés. Cette position en dehors de la porte séparant les appartements de la famille de la demeure officielle annonçait déjà la dignité de la femme allemande à laquelle nul autre peuple ne peut en opposer une semblable.

« Et quelle n'est pas la fière attitude que

cette femme allemande n'a cessé de conserver aux côtés de son mari depuis le commencement de sa carrière politique !... »

Un autre écrivain, Richard Fleischer, qui assistait à la soirée du 23 Mars 1878, parle à son tour de la princesse : —

« La femme du chancelier se mêlait à tous les groupes de la société, parlant tantôt à un meneur de la gauche, tantôt à un ministre ou à un artiste. »

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la femme ou la fille du chancelier faisait habituellement les honneurs pendant les soirées ou les dîners parlementaires ; en cas d'empêchement, d'absence, ou de maladie, c'étaient surtout les nièces, parfois aussi les amies du prince et de la princesse qui s'acquittaient de ce soin.

L'anedocte suivante prouvera jusqu'à quel point le prince poussait l'amabilité envers les dames pendant ces soirées.

Le 4 Novembre 1874, après la soirée officielle, dans l'intimité d'un cercle restreint, on annonça les fiançailles de l'aînée des filles du député au Reichstag, le baron de Nordeck de Rabenau, M^lle Louise, avec le président du cercle de Schlawe, le comte Schwerin. Le maître de la maison, le prince de Bismarck, célébra alors gaîment cet heureux événement par un souhait de bonheur conjugal adressé à son propre président : Varzin appartenant en effet au cercle de Schlawe.

Combien de fois ne se mêlait-il pas au cercle des dames où les anecdotes spirituelles, plaisantes, humoristiques avaient le don d'entretenir la plus grande gaîté. On oubliait l'homme politique pour écouter l'amusant conteur

Pendant que la plupart des conseillers du gouvernement assistaient avec plaisir aux soirées du prince, Lothaire Bucher et sa femme s'abstenaient de s'y rendre. Le premier y figurait rarement, sa femme jamais. Les rapports de M. de Bismarck avec Mme Bucher étaient de nature indifférente et se bornèrent à l'envoi de dépêches de condoléance.

Dans la *Deutsche Revue*, M. Poschinger a fait connaître les témoignages de sympathie du prince et de la princesse de Bismarck à l'occasion de la maladie et de la mort de Lothaire Bucher.

La première est le télégramme suivant : —

« VARZIN, *11 Octobre, 6 heures 28.*

« CONSEILLER BUCHER

*Hôtel Righi,*

GLION

Suisse.

« Je prends une part infinie à la nouvelle télégraphique de votre maladie. Ma femme et moi vous envoyons, avec nos compliments, nos souhaits pour votre rétablissement.

BISMARCK. »

Le télégramme arriva le soir à Glion, trop tard pour qu'il fût possible de le communiquer à celui qui luttait avec la mort.

Après la catastrophe, le prince et la princesse envoyèrent ces compliments de condoléances : —

« VARZIN, *12 Octobre*, *1 heure 40*.

« MADAME BUCHER

GLION, près Montreux

Suisse

« Je prends une part personnelle à votre douleur et suis profondément touchée de

la mort de notre ami si cher, dont la perte est irréparable pour nous. Que Dieu veuille récompenser son fidèle attachement en lui prodiguant les joies célestes.

PRINCESSE BISMARCK. »

« VARZIN, *13 Octobre 1892.*

« Honorée Madame.

« J'ai reçu votre lettre du 11 ainsi que la nouvelle télégraphique et je vous prie d'agréer l'expression de ma douleur à l'occasion de cette perte si lourde à supporter pour nous tous.

« Je vous serais reconnaissant si vous vouliez me donner des détails rétrospectifs sur les derniers jours de mon vieil ami.

« Lorsqu'en Mai dernier, je pris congé de lui dans l'espérance de le revoir cet automne,

je ne pouvais supposer que je perdrais si tôt en lui l'un des hommes qui occupait une des meilleures places au fond de mon cœur.

BISMARCK. »

# VI

# BISMARCK ET LES FRANÇAISES

# BISMARCK ET LES FRANÇAISES

J'ai déjà fait allusion aux rapports que M. de Bismarck eut avec l'impératrice Eugénie; il ne sera probablement pas sans intérêt pour le lecteur d'apprendre comment les Françaises se comportèrent à l'égard de notre homme d'État pendant son séjour en France. Je suis malheureusement forcé de m'en rapporter à des sources d'origine française, qui ne sont pas toujours véridiques, (aimable Allemand); je ne puis donc absolument pas garantir la vérité de l'une ou l'autre des anecdotes que je vais rapporter. En tout cas,

pour les unes comme pour les autres, la maxime : *si non e vero, e bene trovato*, peut servir.

En 1865, M. de Bismarck séjournant à Biarritz en touriste devint l'hôte de l'Impératrice à la Villa Eugénie. Le matin, facile à reconnaître à sa haute stature, raide et militaire, on pouvait le voir se mêler aux groupes de pêcheurs de crabes du vieux port et lorgner en même temps les baigneuses. Dans toute la force de l'âge, puisqu'il n'avait que quarante-cinq ans, le diplomate, très spirituel et très fin causeur, produisit, paraît-il, une profonde impression sur les dames de la cour au milieu desquelles il se trouvait. Une comtesse, aussi belle que distinguée, comme lui hôtesse de la Villa Eugénie, s'enthousiasma pour le futur chancelier dont elle accueillait les hommages avec grâce et coquetterie. En sa qualité de fille d'un ambassadeur, elle

avait passé plusieurs années en Allemagne, possédait parfaitement la langue allemande, et se plaisait à entretenir le comte de Bismarck dans son idiome natal. A la même époque, l'académicien Prosper Mérimée se trouvait aussi à Biarritz à la Villa Eugénie et reprochait à la belle comtesse les attentions qu'elle prodiguait à l'étranger. Après avoir cherché à la dégoûter du *Teuton*, ainsi qu'il appelait M. de Bismarck, et s'apercevant de son insuccès, il imagina le tour suivant.

Peintre amateur, il esquissa à grands traits le visage caractéristique de M. de Bismarck et réussit même à obtenir une ressemblance frappante. Son œuvre achevée, un soir, lorsque toute la société était réunie au salon de la Villa Eugénie, Mérimée pénétra, grâce a l'aide d'une femme de service, dans la chambre à coucher de la comtesse, fixa le mieux qu'il put le portrait sur l'oreiller, et bourra le lit de la

comtesse d'un traversin afin de donner l'illusion que quelqu'un était couché dedans. Après avoir recouvert d'un foulard la partie supérieure de son esquisse, il le noua de façon à figurer un bonnet de nuit. En outre, la veilleuse fut disposée de manière à ce que l'illusion fût parfaite. A la fin de la soirée, lorsque l'heure de se retirer eut sonné pour tout le monde, l'académicien trouva un prétexte pour retenir la comtesse au salon, jusqu'à ce que chacun eût regagné son appartement ; après quoi il prit congé lui-même. Quelques minutes après, un cri perçant retentissait dans la villa. La comtesse affolée sortait précipitamment de sa chambre et allait frapper violemment à la porte de l'appartement d'une dame d'honneur de l'Impératrice en criant : « Venez vite, il y a un homme dans ma chambre ! » La dame d'honneur, croyant que la comtesse était le jouet d'une illusion, l'accompagna néanmoins.

Mais, à peine entrée, elle sortait aussi très effrayée. Sur ces entrefaites, Mérimée avait mis toute la maison sur pied. On croyait qu'un malheur était arrivé. M. de Bismarck s'empressa aussi d'accourir. Il put voir l'étonnement de la comtesse lorsqu'elle aperçut dans son lit le portrait de l'homme d'État déjà célèbre. La comtesse ne pouvait en croire ses yeux. Enfin Mérimée rassura tout le monde en expliquant que c'était lui qui avait imaginé cette plaisanterie et qu'il avait voulu faire une farce. Quelques-uns des assistants se mirent à rire ; par contre la comtesse, qui comprenait l'allemand, comme on sait, était furieuse et pensait avec raison que c'était une farce indigne d'un membre de l'Institut. On assure aussi que l'impératrice Eugénie fit sentir longtemps son mécontentement à l'auteur de *Colomba*. L'histoire ne nous dit pas ce que dit M. de Bismarck à cette occasion.

Pendant son séjour à Paris deux ans après, le comte de Bismarck dut passer même pour un valseur. Écoutez ceci. M$^{me}$ Carette, lectrice de S. M. l'impératrice Eugénie, raconte dans ses très intéressants *Mémoires* l'anecdote suivante, qui se passa l'année de la grande Exposition de Paris, en 1867.

« A l'occasion d'un grand bal qui fut donné à cette époque aux Tuileries, l'idée me vint pendant le cotillon d'offrir un bouquet de roses au comte de Bismarck qui, debout dans un coin, regardait les danseurs ; cela le força à danser une valse avec moi. M. de Bismarck était alors l'objet de l'attention générale. Il accepta le bouquet et, se rendant à mon invitation, il exécuta avec moi une valse d'excellente façon. Ce petit incident, si peu en rapport avec la gravité du comte prussien et le rôle important qu'il jouait déjà dans les affaires de l'État, amusa

beaucoup les souverains présents. Lorsqu'il me reconduisit à ma place, il détacha un bouton de rose de la boutonnière de son habit et me l'offrit en disant : « Veuillez conserver, madame, cette fleur comme souvenir de la dernière valse que je danserai de ma vie et que je n'oublierai jamais ! »

. . . . . . . . . . . . . . .

Les relations de Mme Jessé, de Versailles, avec M. de Bismarck ont soulevé en leur temps des tourbillons de poussière dans la presse européenne ; le chancelier n'a eu cependant que des rapports très superficiels avec l'aimable propriétaire de la somptueuse habitation qu'il occupa avec sa suite pendant tout le temps de son séjour à Versailles : du 6 Octobre 1870 au 5 Mars 1871.

Ainsi que le raconte Moritz Busch, qui était également hébergé dans la maison, « Madame Jessé, veuve d'un riche manu-

facturier, s'était réfugiée en Picardie ou en Sologne avec ses deux fils peu de temps avant notre arrivée. Elle n'avait laissé pour garder sa propriété que son jardinier et sa femme. La maison est située dans la rue de Provence qui réunit l'extrémité supérieure de l'Avenue de Saint-Cloud au Boulevard de la Reine situé un peu plus bas ; elle porte le n° 14. C'est une des rues les plus tranquilles de Versailles et à un endroit seulement les maisons se touchent sans interruption ; partout ailleurs, elles sont séparées par des jardins présentant du côté de la rue de hautes murailles par-dessus lesquelles passe de côté et d'autre le sommet des arbres. Notre maison, située à droite quand on arrive de l'Avenue de Saint-Cloud, est aussi séparée par un assez grand intervalle des maisons voisines. Elle est en retrait de quelques mètres sur l'alignement, elle a une terrasse avec balcon

et grille. L'entrée consiste en une grande porte cochère. De côté se trouve une petite porte au-dessus de laquelle a flotté les derniers mois un drapeau rouge et blanc. A droite, un superbe sapin ombrage le bâtiment. Le bâtiment est un hôtel, qui a cinq fenêtres de façade, munies de persiennes blanches. La terrasse est surmontée d'un étage à pans coupés, et d'un étage mansardé; la toiture est en ardoises. De la cour un perron conduit au rez-de-chaussée par la porte principale de la maison. On pénètre d'abord dans un vestibule; à droite, l'escalier de la maison, à gauche, une porte conduisant à l'escalier de service; enfin deux grandes portes à deux battants. Celles-ci donnent accès dans une salle d'étendue moyenne ayant vue sur le jardin; nous en fîmes notre salle à manger; une troisième porte à deux battants en face de l'entrée conduit au salon; une quatrième à

droite de celle-là conduit à la salle de billard qui donne sur un jardin d'hiver tout en fer et en verre et orné de toutes espèces de plantes et de fleurs, ainsi que d'une petite rivière D'un autre côté, la salle de billard mène à une petite pièce qui renferme la bibliothèque de feu M. Jessé. Un corridor passant sous l'escalier principal conduit à la cuisine située du côté de la terrasse.

« Au salon il y avait un piano, un canapé, des fauteuils et des chaises et deux glaces. Sur une petite table, devant la glace, une pendule ancienne supportant une statuette de bronze qui paraissait être un diable à grandes ailes se mordant le pouce. C'était peut-être un symbole de l'esprit qui hantait la maison, dont la propriétaire, comme on le verra par la suite, ne se montra rien moins qu'aimable. Ce démon assista, grimaçant, aux discussions qui conduisirent à la conclusion des trai-

tés avec les États de l'Allemagne du Sud et à la proclamation du Roi de Prusse comme Empereur d'Allemagne ; plus tard, à la capitulation de Paris et à la fixation des préliminaires de paix. Tous ces traités furent signés dans ce salon. C'est donc une pièce qui appartient à l'histoire du monde. Sur une autre table se trouvait, au lendemain de notre entrée dans cette maison, une carte de France, où la marche des Français était marquée par des épingles à tête tricolore.

« — Cela vient probablement de Mme Jessé — me dit le chef, — mais voyez cela ne va que jusqu'à Wœrth. »

« Mme Jessé ne se fit voir que peu de jours avant notre départ. Elle a répandu dans la suite sur notre compte toutes sortes d'histoires monstrueuses, qui furent répétées par la presse française, et même par les journaux qui d'ordinaire se respectent en n'acceptant

rien avant de l'avoir préalablement soumis à l'examen. Entre autres, elle a dit que nous avions emballé et emporté son argenterie et son linge de table, et que M. de Bismarck avait aussi essayé de lui chiper une pendule de grand prix. La première assertion était une simple absurdité, car la maison ne contenait point d'argenterie, ou alors elle se serait trouvée dans un coin muré de la cave, qui, sur l'ordre formel du chef, resta close. Quant à l'histoire de la pendule, elle se passa tout autrement que M^me^ Jessé ne l'a racontée. C'était la pendule du salon qui supportait le petit diable en bronze. M^me^ Jessé offrit ce meuble, d'ailleurs sans valeur, au Chancelier, pensant qu'il attacherait du prix à ce témoin d'importantes négociations, dont il avait mesuré le temps ; elle en demanda une somme exorbitante, cinq mille francs, si je ne me trompe. Mais elle ne réussit pas à faire cette

bonne affaire, car on refusa l'offre de cette dame si peu reconnaissante de la manière pleine d'égards dont on avait traité sa maison.

« — Je me rappelle, — nous raconta plus tard le Chancelier à Berlin, — que je fis à cette offre la réponse suivante : « La figurine grimaçante du lutin de la pendule pourrait vous être chère à titre de portrait de famille et je ne voudrais pas vous en priver. »

Après les gracieusetés de M. de Bismarck et de son secrétaire Moritz Busch, nous serions au regret de ne pas donner sur ces incidents quelques notes prises sur le moment par M$^{me}$ Jessé elle-même, plus digne de foi que ses hôtes forcés.

« Je rentre en possession de ma maison le 7 Mars après avoir vu M. de Bismarck le 5.

« Ce jour-là le comte était absent et je ne

voulus pas entrer. Le petit comte, son neveu, est venu me trouver au jardin. Nous y sommes restés et il m'a fait part du désir de Son Excellence d'emporter un souvenir de chez moi.

« Le comte, rentré, est venu me trouver. Quelques mots échangés lui laissèrent voir mon mécontentement.

« — Je croyais à des compliments, ce sont des reproches, madame, que vous m'adressez. »

« Alors, salut militaire, et il me tourne le dos.

« Préoccupée d'avoir blessé mon hôte, je me décide, à mon grand regret, à me trouver sur son passage. Il s'arrête.

« — Monsieur le comte, je n'ai pas cru vous faire de reproches, je n'en ai pas le droit; c'est malgré moi si j'ai laissé deviner les déchirures de mon cœur. »

« Il me tend la main, je suis forcée de la prendre, il me la serre, il m'assure que ma

maison est en parfait état, il veut m'y faire entrer, je résiste, pas moyen. J'entre avec lui par mon grand salon. Le comte me suivait, me faisant les honneurs, tête nue. Nous traversons cette pièce, la porte de la salle de billard me laisse voir beaucoup de personnages autour d'une immense table, plusieurs lumières, quoiqu'en plein jour. Arrivée dans le vestibule, je pus reconnaître une saleté indescriptible.

« Nous montons ; il me conduit dans la chambre de Gaston, son cabinet, se met devant un portrait.

« — Votre mari.... bonne figure... mais jeune... à sa mort, son portrait... vous l'avez ? »

« Je lui montre une photographie. Il va de suite dans sa chambre, *la mienne*, et compare cette photographie à un autre portrait ; de nouveau, il me dit des choses aimables, puis

s'excuse sur cette chambre non faite, et qui pourtant n'est pas plus sale que les autres ; son lit n'a pas de draps ; des sueurs fort grandes en sont la cause.

« Nous descendons à la bibliothèque, des clous dans les peintures. Je lui en fais la remarque.

« — C'est mon personnel, c'est la guerre. »

« A tout, toujours la même réponse. Je réclame une pendule qui s'y trouvait ; vivement, il va dans le grand salon et me conduit devant la cheminée.

« — La voilà, — me dit-il, — Thiers la détestait, nous avons discuté longuement devant elle, il ne pouvait la voir et répétait toujours : Le diable !... le maudit diable !... La paix a été signée devant elle. Thiers ne l'aimait pas.

« — Et vous, monsieur le comte ?

« — Jolie... très artistique... y tenez-vous beaucoup ?

« — Oui ! j'y tiens. »

« Nous allons au jardin.

« — Vous voyez, madame, combien je tenais à respecter tout ce que vous avez ; c'est parfaitement en état, même vos pintades qui m'ont bien ennuyé par leurs cris, dont je voulais manger les œufs et qui n'ont pas voulu m'en donner. Elles sont là, venez les voir. »

« Mais la basse-cour était vide ; les pintades avaient été tuées par ordre du petit comte quelques jours avant mon retour. En nous promenant, il me dit : —

« — Je suis détesté par les Français, n'est-ce pas ?

« — Oui, monsieur le comte. Êtes-vous bien sûr d'être aimé dans votre pays après tant de douleurs ?

« — Oh ! oui ! — me dit-il ; — 120,000 morts, 250,000 blessés !... C'est la guerre. »

« Ces paroles furent dites très brièvement.

« — Quel beau jardin !... c'est ce qui m'a fait rester ici... dessiné par lui, n'est-ce pas ?... Voulez-vous que je quitte votre maison demain ? »

« Enfin, d'une amabilité mielleuse, m'offrant de faire atteler pour me reconduire, de faire préparer une chambre, si je désirais rester, il me reconduit, non pas à la porte mais presque au Boulevard de la Reine, me disant au revoir.

« Partie, je suis rattrapée près du collège par deux cavaliers ; l'un descend de cheval, vient à moi et me dit : —

« — Eh bien ! madame, vous décidez-vous pour la pendule ? C'est un objet bien désiré par Son Excellence. Fixez un prix.

« — Non, je ne veux pas. »

« Nouvelles instances. Ennuyée, je lui dis que j'allais lui répondre. Il voulait ma réponse de suite. Je ne cède pas.

« Le lendemain je faisais dire au comte que je ne pouvais ni vendre ni offrir ma pendule à M. de Bismarck.

« Il allait quitter ma maison ; quatre voitures à quatre chevaux étaient dans la cour, et j'apprenais qu'après ma sortie, la veille, il avait donné ses ordres de départ ; on avait emballé toute la nuit. J'étais devant ma basse-cour quand M. de Bismarck descendit ; il se dirigea de mon côté. Visiblement, je me détournai. Ma jardinière me suivit. Mon jardinier resta à la même place, le comte s'approcha de lui et lui serra la main en lui disant : —

« — Si M^me^ Jessé change d'avis, voici mon adresse pour m'envoyer la pendule ; puis voici quarante francs. Cette somme doit suffire pour les réparations et mettre la maison en état de recevoir M^me^ Jessé. On est bien heureux, ici, de voir mes talons. »

« Puis il monta dans sa voiture, ainsi que

plusieurs personnages ; le personnel était parti dès le matin.

« Le conseiller seul restait ; il vint me faire des excuses de ne pas encore me rendre mes clés, me prévenant qu'il ne partait que le lendemain avec l'Empereur. Je profitai de sa présence pour décharger mon cœur et lui dire que j'étais bien surprise que la présence de M. de Bismarck n'ait pas mis ma maison à l'abri du vol, puisque quatre cents francs en or avaient été pris dans un secrétaire, dans le cabinet même du comte, ainsi qu'une collection de médailles. Beaucoup d'objets ont disparu ; la vaisselle et la verrerie sont cassées ; des armoires et des meubles ont été forcés, même brisés, des placards où se trouvait du madère ont résisté malgré de grands efforts pour les ouvrir. »

. . . . . . . . . . . . . . .

L'eau à boire et l'eau de toilette, très mauvaises dans la maison de Mme Jessé, comme dans tout Versailles du reste, préoccupaient beaucoup le chancelier. Il remarqua une fois en plaisantant que les habitants des conduites d'eau ont l'air d'y être en villégiature.

« — D'abord arrivent les mille pattes, — dit-il, — parce qu'ils agitent des milliers de membres à la fois ; puis les cloportes entrent en ligne, je ne puis me résoudre à les toucher quoiqu'ils soient inoffensifs, j'aimerais mieux toucher un serpent. Après cela viennent les sangsues. Aujourd'hui, j'en ai découvert une toute petite qui s'était recroquevillée comme un bouton. Je cherchai à la faire se développer, mais elle ne s'y prêta point et resta bouton. Je l'arrosai ensuite d'eau de pluie ; aussitôt elle s'étira, s'allongea comme une anguille et s'éloigna.

VII

# LA PRINCESSE CAROLINE DE REUSS

## ET UNE BARONNE ALSACIENNE

# LA PRINCESSE CAROLINE DE REUSS ET UNE BARONNE ALSACIENNE

Quoiqu'il ne partageât nullement ses sentiments, M. de Bismarck fit preuve envers la princesse Caroline de Reuss d'une loyauté et d'une chevalerie qui, il y a une trentaine d'années, excitèrent l'attention et la gaîté générale. Cette petite histoire doit être encore présente à l'esprit de tout lecteur d'un certain âge ; nous le reproduisons néanmoins en l'abrégeant.

La princesse Caroline de Reuss avait organisé une quête afin de réunir la somme de

trente-six mille thalers, nécessaire à la confection du trousseau d'une princesse, et la méchanceté de certains journalistes leur avait fait critiquer cette manifestation en la publiant. Le journaliste Ruckert, de Cobourg, entre autres, avait trop aiguisé sa plume ; il s'attira une plainte en diffamation et fut condamné à quinze jours de prison. Le *Kladderadatsch*, du 15 Novembre 1863 publia à ce sujet une poésie intitulée : « Une histoire patriarcale. » qui traitait cet incident au point de vue satirique, ce qui procura également à l'auteur Ernest Dohm, rédacteur de ce journal, cinq semaines de prison. Le jugement était exécutoire le 23 Octobre 1864, ce que le *Kladderadatsch* annonça en quelques vers piquants dans lesquels on lisait : —

Car si depuis cinq longues semaines j'enrage,
J'aurais pu, c'est à peine si j'ose me le souhaiter,
Vexer le plus beau des ministres d'État.

Le même jour, l'Empereur Alexandre II, de Russie, arrivait à Berlin pour rendre visite au roi Guillaume : il fut reçu à la gare par le président du conseil des ministres, M. de Bismarck.

— Eh bien, comment allez-vous, le plus beau des ministres d'État ? — lui demanda l'Empereur en l'abordant.

M. de Bismarck, assez surpris de cette apostrophe inattendue, répondit quelque chose. Mais l'Empereur répéta de nouveau : « le plus beau des ministres d'État. »

Comme il surprit un grand étonnement sur le visage de Bismarck il se hâta d'ajouter : —

— Vous n'avez donc pas encore vu le *Kladderadatsch* ?

— Pas encore, Majesté.

— Lisez-le, car le numéro d'aujourd'hui contient un délicieux article en vers.

Et l'Empereur récita de mémoire les vers

que nous venons de citer en ajoutant avec un sourire : —

— Le plus beau des ministres d'État, c'est incontestablement de vous qu'il s'agit.

Quelque temps après, sa condamnation étant devenue exécutoire, Dohm subit sa peine dans la prison de la ville. Il avait passé près de trois semaines en prison et, par conséquent, il ne lui restait plus que quelques jours pour terminer son temps, lorsque son journal, le *Kladderadatsch* du 4 Décembre 1864, reproduisit une magnifique caricature de Guillaume Scholz ; Dohm était assis sous la carcasse en fer d'une colossale crinoline, tandis que ses collègues l'entouraient en lui témoignant la part qu'ils prenaient à son malheur ; au-dessous se lisaient les mots *crino-caro-line*. Le 7 Décembre de la même année eut lieu l'entrée triomphale des troupes revenant du Schleswig-Holstein, et le lendemain M. de

Bismarck, président du conseil des ministres, eut une entrevue avec le roi. Sa Majesté, qui se trouvait dans les meilleures dispositions après cette brillante solennité militaire, avait vu le *Kladderadatsch* et s'était égayée au plus haut degré de la caricature. M. de Bismarck proposa à Sa Majesté de faire grâce à l'écrivain des quelques jours qui lui restaient à passer en prison et le roi s'empressa d'y consentir.

M. de Bismarck écrivit séance tenante quelques lignes à Dohm et fit part des ordres de Sa Majesté à son collègue Eulenberg que ceci regardait particulièrement, de sorte que l'ordre fut exécuté aussitôt. Dohm reçut en même temps la lettre suivante de M. de Bismarck : —

« Berlin, 8 Décembre 1864.

« Je vous informe que Sa Majesté vous fait

remise du restant de votre condamnation à cinq semaines de prison qui n'est pas encore accomplie en entier : des ordres ont été donnés à qui de droit. En dehors de la fête d'hier, la jolie allégorie du dernier numéro du *Kladderadatsch* n'a pas été sans influence sur cette décision.

« Permettez-moi d'ajouter une prière personnelle à ma communication ; si vous le voulez bien, veuillez laisser la pauvre Caroline en repos.

« Avec ma considération distinguée,

« Votre dévoué

BISMARCK. »

Cette intervention du président du conseil en faveur de la princesse Caroline eut en effet un résultat : le journal satirique lui accorda la paix une fois pour toutes.

Si M. de Bismarck était toujours, en parlant à une dame, un modèle de courtoisie et d'amabilité, il l'était de même par correspondance avec certains écrivains du beau sexe, quoique, dans leurs écrits, ces dames fussent parfois contraires à ses opinions politiques. Dans ce cas, il répondait toujours en termes très aimables et témoignait les plus grands égards. Je choisis, entre tous les exemples, la lettre qu'il écrivit à une baronne en Alsace-Lorraine, dont le nom m'échappe malheureusement, à la date du 22 Avril 1872. Celle-ci priait le chancelier de faire son possible pour que le service militaire obligatoire fût ajourné en Alsace-Lorraine. Le Prince répondit lui-même : —

« Noble dame !

« J'ai pris connaissance de la pétition qui

m'est parvenue par votre entremise, dans laquelle les femmes d'Alsace-Lorraine sollicitent mon intervention pour faire ajourner le service militaire en Alsace-Lorraine.

« Maintenant que le terme fixé pour la mise en vigueur de cette loi militaire allemande est échu, il n'est plus en mon pouvoir d'en changer la date. Par conséquent, elle sera appliquée au mois d'Octobre de la présente année. On tiendra néanmoins compte des circonstances qui mitigent l'application par suite de la nouveauté de la situation et on prendra tous les ménagements compatibles avec l'esprit même des lois édictées.

« La loi du 23 Janvier de la présente année affranchit du service militaire tous ceux qui sont nés avant le 1er Janvier 1851. Celle qui a été formulée le 26 Mars affranchit de même de nombreuses catégories de jeunes soldats, aussi bien ceux qui, pendant la derniere

guerre étaient incorporés dans l'armée française, que ceux dont l'absence pourrait porter un préjudice à leur position sociale ou à des affaires de famille.

« A d'autres cette loi facilite les engagements volontaires avec une courte période de service actif.

« C'en est donc fait, et ceci sans que l'Alsace et la Lorraine, devenues territoires d'Empire par la conclusion de la paix, aient à souffrir de la moindre atteinte dans l'égalité des droits et des devoirs communs à tous les États de l'Empire. Je ferai tout mon possible pour que l'application de ces lois réponde en partie à vos vœux. Cependant, je suis persuadé que la mise en œuvre pratique de la loi militaire, considérée sans fondement par suite de certaines appréhensions, sera regardée même en Alsace-Lorraine comme une école destinée à former les hommes et à sti-

muler les capacités. Tous ceux qui sont en état de porter les armes, sans distinction de caste, doivent se soumettre à cette loi.

Veuillez, madame la baronne, communiquer ma réponse à toutes les dames signataire de la pétition et veuillez agréer, noble dame, l'assurance de ma considération distinguée. »

# VIII

# BISMARCK ET PAULINE LUCCA

Le chancelier n'a jamais eu ni liaisons galantes, ni amourettes, ni aventures, ni n'importe quel écart de mœurs. Et en cela combien il est différent d'un Gortschakow, d'un Skobeleff, d'un Gambetta, et de tant d'autres hommes d'Etat ou chefs militaires célèbres de notre époque, dont la fin a justifié la vérité de l'axiome français si connu : Cherchez la femme !

Les comédiennes, parfois si dangereuses pour certains hommes, même les plus intelligents, ne purent jamais se vanter d'avoir eu

la moindre influence sur lui. Il n'avait pas le loisir d'aller au théâtre et, si cela lui arrivait, les sirènes étaient incapables, malgré leurs chants, d'émouvoir le cœur de cet homme, auquel les amourettes de fantaisie ont toujours été étrangères.

La princesse, au contraire, qui aimait beaucoup la musique, a maintes fois admis à sa table plus d'un grand artiste, tel que la célèbre basse Emile Scaria, ou Charles Helmerding, ou Conrad Dreher, et plus d'un théâtre à Berlin peut se vanter d'avoir été honoré de sa présence.

En admettant que M. de Bismarck ait eu du goût pour la musique, il est certain que ses impressions ne l'élevaient jamais jusqu'à la hauteur du royaume d'Eros et dans ce cas-là c'était plutôt aux siens qu'il pensait. Ainsi, lorsque le 20 Novembre 1870, à Versailles, la musique du régiment de Thuringe lui donna

une sérénade, il envoya à boire aux musiciens, vint lui-même jusqu'à l'entrée de la salle, prit un verre et dit : *Prosit !* Buvons à notre prochain retour vers nos mères !

Voilà pourquoi dans toutes ses lettres et dans tous ses écrits, il ne s'occupe que rarement soit d'artistes ou de comédiennes, soit de questions musicales.

A ma connaissance, il ne s'est départi de ce principe qu'à l'égard d'une seule et unique cantatrice, Henriette Sontag, et ceci d'une manière originale, en passant, uniquement parce qu'elle était la femme de l'un de ses collègues, l'ambassadeur comte Rossi.

Cette appréciation se trouve dans un compte-rendu officiel adressé le 5 Février 1850 à son chef hiérarchique, M. de Manteuffel. Il dit au sujet de la célèbre *prima donna* : —

« La comtesse Rossi est visible dans tous

les salons ; elle a embelli depuis qu'elle a quitté Berlin : son teint cuivré a à peu près disparu. Elle joue surtout dans la *Somnambule* et dans *la Fille du Régiment* avec un entrain et une ampleur de musique passionnée qui prouve qu'elle se trouve plus à son aise sur la scène, au milieu des bravos enthousiastes, que dans son salon. Et ce qui accentue encore cette impression pénible, produite par le contraste de sa situation sociale actuelle avec celle d'autrefois, ce sont les relations qu'elle a conservées ici, à Francfort, avec de pauvres diables, ses camarades. Le comte Rossi est le même qu'à Berlin, il fait le grand seigneur et joue gros jeu, il fume d'innombrables cigares et le sentiment de sa situation équivoque et de celle de sa femme paraît lui être indifférent. Lorsqu'il arriva ici il alla voir Zirndorfer et l'invita à dîner ; ce digne représentant et mouchard me raconta qu'il

était reçu à toute heure chez la comtesse et qu'il faisait faire antichambre au comte de Thun lorsqu'il était avec elle, que de plus il disposait de billets de faveur. M^me^ Sontag, ainsi qu'on la nomme ici, reçoit après trois heures la haute volée de Francfort et elle indispose contre elle les maîtres d'hôtel de l'*Hôtel de Russie* parce qu'elle ne soupe qu'à une heure et demie au champagne frappé. »

Cependant M. de Bismarck fit parler de lui une seule fois dans sa vie, sans toutefois être coupable, au sujet d'une diva. Ce petit incident ne s'est pourtant point passé sans une pointe de romanesque. Cette diva était Pauline Lucca.

Dans le courant de l'été 1865, Pauline Lucca, à l'apogée de sa beauté et de son talent, se trouvait en villégiature à Ischl en même temps que le président du conseil des

ministres de Prusse. Ils se connaissaient pour s'être vus à Berlin. Un jour que la diva était sur la porte de l'*Hôtel Élisabeth*, prête à sortir, M. de Bismarck, qui habitait aussi cet hôtel, rentra par hasard à ce moment. Le premier ministre ayant remarqué la prima donna, s'avança aussitôt vers elle et lui serra chaleureusement la main.

— Excellence, — lui dit la Lucca, — venez-vous avec moi, je vais chez le photographe ?

— Impossible, j'attends mes chiffreurs qui sont sortis.

— Laissez donc, Excellence, vous lirez plus tard vos dépêches, — insista la gracieuse actrice, en lançant au premier ministre un regard de ses beaux yeux irrésistibles.

Aucun refus n'était possible. M. de Bismarck alla chez le photographe avec l'actrice. On leur fit tout d'abord un portrait séparé à chacun. Puis, tout à coup, l'artiste, avec

son tempérament d'enfant gâtée, volontaire, s'écria : —

— Excellence, une superbe idée ! Que diriez-vous si nous nous faisions photographier ensemble ?

Comment résister à un aussi gentil minois qui faisait alors tourner toutes les têtes à Vienne et à Berlin ? M. de Bismarck s'inclina sans penser à mal et le photographe se mit à l'œuvre.

Quelques jours après, le portrait de la plus fameuse actrice avec le plus célèbre homme d'État de l'époque se trouvait dans toutes les mains. On ne parlait pas d'autre chose à Ischl. Mais les deux intéressés trouvèrent bientôt qu'il vaudrait mieux que le fameux portrait fut retiré de la circulation et le photographe dut s'engager à n'en plus tirer d'épreuve.

La chronique scandaleuse, qui jusqu'alors n'avait jamais eu aucune prise sur la moralité

idéale et sur la grandeur hautaine de M. de Bismarck, mit cette innocente espièglerie à profit et souleva d'innombrables commentaires. Quelques amis même, étrangers à toute interprétation malveillante, lui en firent d'amers reproches. On fit du moucheron un éléphant quoique la cantatrice, la divine diva, vécût déjà à cette époque dans la plus heureuse union avec son mari, M. de Radhen, quoique le président du conseil eût même été un des témoins de son mariage, et quoique la jeune femme eût été reçue par l'épouse de l'homme d'État.

C'est ainsi que cet incident minuscule acquit la notoriété d'une cause célèbre, de sorte que M. de Bismarck se vit à son tour dans l'obligation de se défendre.

Il le fit le 26 Décembre 1865 dans sa réponse à un ecclésiastique son ami, M. André de Roman.

Voici un passage de cette lettre intéressante qui ne manque pas d'être légèrement humoristique : —

« Cher André !

Si vous saviez à quel hasard la photographie Lucca doit son origine, il est probable que vous ne jugeriez pas si sévèrement. De plus, cette jeune femme, aujourd'hui M$^{me}$ de Rahden, quoique actrice, est cependant une femme à laquelle pas plus qu'à moi on n'a jamais attribué de relations illicites. J'aurais néanmoins certainement eu soin de me tenir en dehors de l'objectif braqué sur nous, si j'avais, dans un moment de repos, réfléchi au scandale que tant de fidèles amis devaient trouver à ce badinage. Vous pouvez juger, par les détails que je vous donne, que je considère votre lettre comme bien intentionnée à mon égard et que je ne songe pas à me

mettre au-dessus du jugement de ceux qui partagent avec moi le même sentiment. J'attends pourtant de votre amitié et de votre charité chrétienne que vous me recommandiez à ceux qui me jugeront à l'avenir de le faire avec un peu de charité et d'indulgence. Nous en avons tous besoin. Si je suis au nombre des pécheurs auxquels manque la grâce de Dieu, je n'en espère pas moins, comme eux, que, dans sa bonté, il ne voudra pas me retirer le bâton de l'humble foi à l'aide duquel je cherche à trouver ma voie au milieu des doutes et des dangers de ma situation. Cet espoir ne me rendra ni sourd aux paroles de blâme que mes amis croiront devoir m'adresser, ni impatient des jugements durs et malveillants.

A la hâte,

Votre,

BISMARCK. »

Cette aventure eut du moins pour résultat de rendre M. de Bismarck plus prudent. Depuis lors il ne voulut jamais se faire photographier avec aucune dame de sa connaissance.

# IX

# BISMARCK

## ET LA PORTRAITISTE VILMA PARLAGHY

## BISMARCK ET LA PORTRAITISTE VILMA PARLAGHY

La célèbre portraitiste hongroise Vilma Parlaghy, habitant Berlin, est encore une jeune et jolie femme, énergique et intelligente ; c'est, en un mot, une personnalité comme on en voit peu dans l'histoire de l'art. Douée d'un pinceau vigoureux et du talent élevé de nos grands peintres du seizième siècle, elle peint comme eux des portraits en pied et elle est parvenue à reproduire d'une manière parfaite toute une série de nos contemporains les plus célèbres, à tel point qu'on

pourrait la désigner sous le nom de portraitriste des grands hommes modernes. Au nombre des peintures dues à son pinceau qui attirent toujours l'attention, soit qu'elles soulèvent l'enthousiasme ou qu'elles subissent la discussion, selon le point de vue auquel se placent les critiques, je citerai seulement les portraits du maréchal comte de Moltke, de l'ancien dictateur Louis Kossuth, du docteur Windthorst et de l'archevêque de Stablewski. Elle a reproduit aussi les traits de l'empereur Guillaume II à la grande satisfaction de ce monarque. On peut dire sans crainte d'être contredit que c'est la plus célèbre portraitiste de toute l'Allemagne et à très juste titre, car elle réunit de brillantes qualités dans sa personne. Elle possède un goût exquis, un coup d'œil et un jugement infaillibles. Son réalisme sain et pénétrant se plaît à reproduire ses modèles dans leur simplicité natu-

relle et c'est plus qu'avec du talent, c'est avec du génie qu'elle saisit les moindres détails ; de telle sorte que l'ensemble paraît être fondu d'un seul jet. Sans renier sa propre individualité, Vilma Parlaghy est parvenue, au cours de ses études assidues des anciens maîtres, à se créer un genre particulier, à s'incarner absolument dans la personnalité de son modèle et à représenter toujours heureusement l'ensemble de sa physionomie.

Cette éminente artiste eut beaucoup à souffrir de la jalousie de ses confrères : c'est ainsi que le portrait du maréchal de Moltke, par exemple, que celui-ci, évidemment le plus compétent des appréciateurs, a déclaré être le meilleur de tous ses portraits, a été refusé il y a quelques années par le jury de l'Exposition Académique de Berlin. Ce refus eut pour résultat d'engager l'Empereur, à la grande satisfaction de l'artiste, à acheter le

tableau et à le faire placer dans la grande salle d'honneur de l'exposition. L'Empereur, qui précisément eut pendant ces dernières années de fréquentes relations avec le maréchal de Moltke et qui par conséquent était parfaitement à même de juger sa physionomie, fut enchanté du portrait et blâma vivement la singulière façon d'agir du jury. Le salon d'honneur qui ne possédait en réalité aucune œuvre remarquable fut, dès ce jour, le but et le lieu de réunion de tous les visiteurs. C'est en foule que ceux-ci entourèrent l'œuvre de l'artiste de génie, sur le cadre de laquelle se voyait en lettres d'or cette inscription : Acheté par S. M. l'Empereur.

C'est avec une verve humoristique assez drôle qu'un journal comique de Berlin s'amusa de cette affaire célèbre.

Madame Parlaghy ne s'est
Pas autrement mise en furie,
Pour administrer un soufflet
Au bon jury qui l'injurie.

L'artiste s'est tout simplement
Soustraite à cette tyrannie,
En s'attirant plus noblement
Du grand public la sympathie.

Le secret du succès final
Qu'elle obtint en grande partie,
Chez Schulten, au château royal,
Fut l'œuvre de sa modestie.

Et, si son splendide portrait
Est le seul que le public loue,
C'est appliquer un bon soufflet
Sans lever la main sur la joue.

C'est ainsi que M^me^ Parlaghy acquit de l'honneur et de la gloire de toutes les manières. Cependant son ambition n'était pas encore satisfaite, parcequ'elle n'avait pas re-

produit les traits du chancelier. Le maréchal de Moltke lui avait pourtant souhaité souvent que M. de Bismarck lui fit faire son portrait.

Mais ce désir devait enfin être satisfait un jour.

Un grand industriel de Cologne, qui a d'excellentes relations avec le prince, pria Mme Parlaghy de faire le portrait de l'illustre homme d'Etat. L'artiste s'adressa donc au Prince qui y consentit de très bonne grâce. Mais comme la lettre par laquelle Mme Parlaghy annonçait son arrivée ne fut pas ouverte, elle arriva à Friedrichsruhe sans être attendue ; elle eut alors l'idée de retourner à Hambourg pour attendre que le prince lui assignât un autre rendez-vous. Elle était déjà arrivée à la gare lorsque le prince parut à cheval et invita l'artiste et son mari à rester. Comme la princesse était allée à Hambourg,

M. de Bismarck se rendit en personne à la cuisine pour faire augmenter le menu. Le 1er Janvier 1891 fut alors fixé pour la première séance, mais le commun accord fut soumis aux alternatives du temps et de la lumière. Le 31 Décembre fut justement une journée de brouillard intense; la visite de Mme Parlaghy fut en conséquence retardée d'un jour; mais en revanche le prince se mit à son entière disposition pour le lendemain.

A son arrivée, l'artiste trouva le prince en habit de ville, de sorte que la réception put avoir lieu dans le salon de droite du rez-de-chaussée à Friedrichsruhe, dans lequel le prince recevait ordinairement les députations. Cette pièce était ce jour-là en grande partie remplie de jouets de Noël destinés à ses petits-enfants. La séance dura environ une heure et, pour qui sait combien rarement M. de Bismarck est disposé à se soumettre au regard

scrutateur des portraitistes, quoiqu'il soit lui-même peintre et sculpteur, et combien il lui est impossible de se tenir tranquille même passagèrement, celui-là seul pourra se faire une idée de l'intérêt que le prince devait particulièrement porter à cette œuvre.

Pourtant il ne fut pas difficile d'apprivoiser le lion de Friedrichsruhe. Une pose tranquille sembla terrible au prince ; toutefois M^me^ Parlaghy est femme de ressource et d'intelligence. Lorsqu'elle désespéra presque d'atteindre son but, elle ne trouva rien de mieux pour se tirer d'embarras que de murmurer à mi-voix la chanson : —

Lorsque je te vis
Ce fut fait de moi !

Et ce moyen réussit. Etait-ce la gaie et gracieuse manière d'être de l'artiste, était-ce la nouveauté ? Peut-être étaient-ce les deux

ensemble. Bref, le prince se prit à rire de bon cœur et se prêta de bonne grâce à la pose.

Après la séance, il entreprit une petite promenade d'une demi-heure environ, après laquelle les membres de la famille et quelques-uns des hôtes de la maison, en dehors de l'artiste et de son mari, la sœur du chancelier, Mme d'Arnim-Kröchlendorff, le professeur Schweninger, le professeur de Lenbach, et quelques autres, en tout dix-huit personnes se réunirent pour le déjeuner. Mme Parlaghy fut placée entre son célèbre confrère, le peintre Lenbach, et la princesse de Bismarck. Après le repas, Mme Parlaghy retourna à Berlin, non sans emporter du prince la promesse que dans l'intérêt de l'œuvre commencée il voudrait bien se tenir à sa disposition.

C'est ainsi que le chancelier posa une deuxième fois. Je dois à la bonté de l'artiste quelques communications ayant trait à la

personne du prince de Bismarck et à certaines observations qui intéresseront certainement le public.

Saisie de l'imposante personnalité du prince dont elle a reproduit admirablement et avec une facilité étonnante l'expression intellectuelle et l'attitude extérieure, elle me parla de la sorte : —

— Il existe dans cette tête puissamment organisée une vie incompréhensible et mystérieuse qui exerce sur ses auditeurs une impression étrange, à l'instant même où son regard rayonne sur les personnes et les objets qui l'entourent pour se perdre ensuite dans l'espace.

Le prince était à cette époque dans une situation d'esprit calme et conciliante. Il s'exprima chaleureusement et avec animation sur le compte de l'Empereur Guillaume II et causa de différentes choses avec abandon. Il entre-

tint naturellement aussi la jeune femme de l'incident auquel avait donné lieu le portrait du maréchal de Moltke ainsi que de la conduite du jury en cette circonstance. Je me permets de rapporter textuellement les paroles suivantes pour montrer la noblesse de sa pensée aussi bien que son état psychologique à l'égard du monde féminin.

« Lorsqu'un homme s'est élevé au-dessus du niveau de la moyenne intellectuelle il commence à exciter l'envie, mais lorsqu'une femme est en lutte avec ces messieurs ceux-ci deviennent grossiers. »

Pour cette fois encore le Chancelier ne se départit pas de ses chères habitudes ; il se complut, par exemple, à bourrer sa longue pipe et se mit à la fumer avec béatitude, et ainsi du reste.

Quant au portrait de l'ermite de Friedrichsruhe, Mme Parlaghy l'a admirablement réussi : il obtint aussi l'approbation la plus vive du vieux ministre. L'artiste a fait ce portrait avec la puissance créatrice qui la distingue. En effet, c'est bien là le vieillard des forêts saxonnes qui, le premier entre tous, unifia l'Allemagne, non seulement celui qui gouverna l'Europe pendant trois périodes décennales, le génie de la conception, l'homme d'action audacieux, mais encore le Bismarck des trois dernières années, celui qui ne pratique plus la politique, mais qui contemple les événements du point de vue philosophique élevé où planent les oiseaux. Le portrait du prince de Bismarck par Mme Parlaghy charme extraordinairement par la vérité, le naturel et l'expression intense d'intelligence qui le caractérise.

Mme Vilma Parlaghy possède un charmant

album sur lequel les plus grands et les plus célèbres personnages de notre époque ont inscrit des autographes. Le chancelier lui-même accueillit favorablement le désir de l'artiste et y traça son nom en caractères énergiques.

La portraitiste est non seulement maîtresse de sa palette, mais elle est encore une maîtresse cuisinière. Elle excelle dans la préparation des viandes et des mets de farine telle qu'on la pratique en Hongrie, sa patrie, talent qui lui valut également la grande médaille d'or qu'elle avait déjà méritée pour ses œuvres de peinture.

A Noël de l'année 1891, elle envoya à M. de Bismarck des *pogatscherl*, espèce de pâtisseries hongroises, qui, paraît-il, obtinrent le suffrage du chancelier ainsi que le prouve le billet suivant qui voit le jour ici pour la première fois :

Friedrichsruhe, 26 Décembre 1891.

« Les pâtisseries hongroises que vous avez eu la bonté de m'envoyer, en les accompagnant si gracieusement de quelques lignes, m'ont semblé originales et très bonnes. Je vous remercie et vous suis reconnaissant de votre cadeau et de vos vœux.

Bismarck. »

# X

# OPINION DE BISMARCK

## SUR LES FEMMES ET LE MARIAGE

## OPINION DE BISMARCK
## SUR LES FEMMES ET LE MARIAGE

Le lecteur attentif se sera déjà convaincu, en parcourant les notes exactes et confidentielles que je donne ici sur les rapports que M. de Bismarck eut avec le monde féminin, que le vieux et énergique homme d'Etat n'a jamais cessé d'être vis-à-vis des femmes un gentilhomme de l'école de la vieille Marche allemande. Sa fine sensibilité, sa délicatesse de sentiments, son noble caractère, ses égards précieux, ses manières chevaleresques dominent partout d'une façon bienveillante et

sans aucune nuance de galanterie malsaine et fade, le tout dépouillé d'un culte impur et mensonger.

La belle phrase qui lui est échappée avec Mme Parlaghy, concernant la conduite de quelques-uns des rois de la création vis-à-vis des femmes, n'est pas la seule de son genre. Il en a prononcé bien d'autres dans le même sens. C'est ainsi qu'en 1870, à Versailles, il lui arriva de dire à table, au cours d'une conversation dont le sujet roulait sur la question de la politesse et de la grossièreté : —

« Il n'est permis d'être grossier qu'avec ses amis et encore à la condition d'être certain qu'ils ne s'en formaliseront pas ; mais combien de fois arrive-t-il que l'on est grossier avec sa propre femme comparativement à d'autres dames ! »

Il fut un temps, alors que la valeur historique de l'homme d'Etat, son ardent patriotisme, son esprit purement allemand n'étaient pas encore clairement évidents pour tous, où certaines femmes s'unissaient à leurs maris dans leur opposition contre lui, notamment pendant la période aiguë des conflits politiques ; cette mésestime du beau sexe l'affligeait profondément. Même encore en 1884, au Reichstag, au cours de la séance du 9 Mai, pendant la discussion sur la prorogation de la loi contre les socialistes, il exprima son ressentiment en ces termes : —

« Certaines femmes, ou du moins leurs maris, qui ont une certaine réputation dans le monde scientifique, couronnèrent la dépouille mortelle de Blind d'immortelles et de fleurs ! La signification de cet acte dans un tel milieu fut à mes yeux la manifesta-

tion du regret de me savoir encore en vie ! »

Toutefois, cette manifestation malsaine de l'opinion publique ne fut que passagère et depuis dix ans bientôt ce sont précisément les femmes allemandes qui ont acclamé le chancelier avec le plus grand enthousiasme et qui ont littéralement jonché de fleurs son passage dans les villes.

L'esprit d'intérieur, l'amour de la famille et de la patrie, la simplicité sont, à ses yeux, les plus beaux apanages de la femme. Les motifs frivoles qu'invoquaient certains diplomates pour justifier, à l'encontre de la fidélité conjugale, leur goût pour les aventures galantes et leurs écarts, étaient condamnés sévèrement par lui, même à l'époque où le sang généreux de la jeunesse circulait dans ses veines, époque pendant laquelle on

n'a guère l'habitude de faire de la morale. A trente-six ans, la conduite de l'envoyé à la présidence de la Confédération germanique, le comte de Thun, le choqua au point qu'il écrivit à son chef direct, le baron de Manteuffel, le 26 Mai 1851, le passage suivant : —

« Il fait la cour aux jolies femmes de la bourgeoisie commerciale avec une ostentation telle qu'il semblerait vouloir produire sur cet entourage une impression beaucoup plus considérable qu'il est permis de l'admettre pour sa propre satisfaction. »

Et d'autre part il écrivit encore un an et demi après, le 16 Octobre 1852 : —

« Le soir il fréquente une société de dames qui sont plus *faciles* et *formosæ* que *bonæ* et *laboriosæ*... »

Et il en est d'autant plus indigné que la comtesse est, comme il le répète, une jeune et jolie femme jouissant de la meilleure réputation.

A part cela, il ne s'est jamais laissé influencer par aucune femme dans sa politique, quand même l'une ou l'autre intriguaient contre lui. Voici pourquoi, comme on le sait de source certaine, il faisait peu de cas de l'ancien ministre des cultes, Henri de Mühler, qui accordait par trop d'attention aux volontés de sa femme Adélaïde. Il s'exprime avec sévérité sur une semblable politique de jupon. C'est ainsi qu'il dit un jour à Versailles, dans une conversation qui roulait à table sur l'influence que pouvait exercer une femme énergique : —

« Oui, en pareille circonstance, il arrive souvent que l'on ne sait à qui attribuer l'avan-

tage ou le dommage *quid ipse fecit et quid mulier fecit.* »

Il fit suivre cette maxime d'exemples qui ne seraient pas à leur place ici.

Nous venons de relater l'attitude qu'il conservait vis-à-vis des femmes diplomates. Lui, l'homme à l'intelligence transcendante, aux décisions nettes, l'homme d'État sans préjugés, allant droit au but, devait naturellement se détourner d'une diplomatie féminine qui, la plupart du temps, ne s'inspire que de sentiments, d'impressions subjectives, et de passions.

Plusieurs femmes brillaient dans la société dont il s'entourait le soir pendant sa vie parlementaire, mais ces femmes brillaient exclusivement par leurs vertus domestiques, par leur amabilité, leur gracieuse hospitalité, par le charme d'une intelligente et spirituelle

conversation. M. de Bismarck se soumettait alors volontiers à une semblable domination.

Il n'est pas nécessaire d'affirmer, après ce qui précède, qu'il considère le mariage comme un sacrement. Il lui est arrivé de s'expliquer publiquement sur la sainteté du mariage et ceci déjà même en 1849, au cours de la cinquante-quatrième séance de la seconde Chambre. Pendant qu'il combattait, à cette époque, le mariage civil, il le condamnait comme étant contraire à la conscience religieuse du peuple ; il se lia pourtant plus tard et se trouva même en communauté d'opinion avec le ministre de Falk, l'initiateur du mariage civil obligatoire, après s'être persuadé toutefois qu'en l'adoptant, la consécration de la vie de famille et la commune entente des âmes n'en souffriraient en aucune façon.

Plus tard, lorsque pendant la séance du 16 Janvier 1874 le baron de Schorlemer at-

taqua le mariage civil, le prince de Bismarck répondit à cette question par ces paroles caractéristiques : —

« Ce qui m'a frappé le plus, quoique je n'aie pas été personnellement visé, c'est que l'orateur a attribué le relâchement des liens de la famille et les naissances sous le débordement des péchés, à l'introduction du mariage civil dans nos mœurs. Je demanderai donc si, par suite de cette introduction, la vie de famille a été réellement ébranlée parmi nos compatriotes des bords du Rhin, faits qui doivent être mieux connus de l'orateur en Westphalie que de nous ici. La vie de famille est-elle donc si détruite chez nos compatriotes ? Il me semble, au contraire, que le mariage en particulier offre un exemple frappant des bonnes mœurs allemandes, surtout si l'on compare ce qui se passe ailleurs à ce sujet et qui est

un contraste agréable pour nous. Je crois que, surtout sur les bords du Rhin, l'institution du mariage s'élèverait à une grande hauteur si l'on pouvait et si l'on voulait se baser sur les chiffres des statistiques. »

Au surplus, il avait déjà exprimé, dans la séance du Reischtag du 17 Février 1873, que sa position dans la question du mariage civil était telle, qu'il en avait présenté la proposition à l'Empereur Guillaume Ier, non pas de son plein gré, mais à contre-cœur et après une longue lutte avec ses collègues. Cette affaire n'avait rien à voir avec la dogmatique, mais elle était de nature purement politique. Le sacrement du mariage ne serait donc pas compromis.

# XI

# HOMMAGES FÉMININS

## HOMMAGES FÉMININS

Celui qui sème l'amour, récolte l'amour. Aussi voyons-nous le monde féminin allemand, à part quelques rares exceptions, offrir à M. de Bismarck ses hommages de la façon la plus sympathique et la plus cordiale dans des allocutions, des adresses de félicitations, des pièces de poésie, des présents, des fleurs, etc., etc. Depuis qu'il a abandonné les affaires de l'État, ces témoignages d'affection et de vénération des femmes allemandes se sont présentés sous un aspect plus grandiose et plus magnifique encore qu'auparavant, ce qui

prouve bien que c'est le sentiment de la reconnaissance pour les grandes choses auxquelles il a pris part et d'admiration pour son génie qui les inspire.

Il serait bien difficile de citer les noms de toutes les dames de la société qui lui ont préparé partout d'ardentes et chaleureuses ovations à l'occasion de son anniversaire ou dans ses voyages. A Berlin, à Hambourg, à Friedrichsruhe, en Saxe, dans l'Allemagne du Sud, et même à Vienne, il a été souvent l'objet des démonstrations les plus enthousiastes. Il n'y a pas dans tout l'empire d'Allemagne, ni même dans l'univers entier, partout enfin où l'on parle allemand, de maison dans laquelle le portrait du célèbre Chancelier ne soit suspendu au mur; son nom se trouve même dans les dictons, comme par exemple dans les suivants : —

« Que le roi Guillaume vive longtemps,

qu'il prospère, et que toujours le Prince de Bismarck l'accompagne. »

Et : —

« Dieu voit avec plaisir Guillaume filer et Bismarck tisser. »

Hesekiel raconte une charmante petite aventure arrivée à son héros, il y a quelques dix ans. Un jour que M. de Bismarck allait à cheval de Varzin à la porte de Krauzen, où il avait donné rendez-vous à ses gardes-forestiers, il crut donner la chasse à un étrange animal bleu qui accourait vers lui poussé par le vent sur le versant de la colline. Mais lorsqu'il l'eut atteint, il vit que c'était une ombrelle bleue ; il était lui-même tombé dans une embuscade, car il se vit tout à coup entouré d'un cercle de jeunes femmes qui l'accueillirent en chantant. Le pasteur des environs de Krauzen tenait de ce côté un pensionnat de jeunes filles, lesquelles ayant été informées de l'arri-

vée du Chancelier lui offrirent ainsi leurs hommages imprévus et le quittèrent ensuite enchantées de son affabilité.

Madame de Hohenau a raconté une autre petite aventure dans un journal berlinois.

« Personne n'a jamais vu M. de Bismarck, dans l'embarras. Je suis sans aucun doute la seule qui puisse se vanter d'avoir vu pareil phénomène. C'était pendant le temps de son séjour à Ems en 1867. Cette ville d'eau politique déjà célèbre était, comme toujours, très fréquentée et la place manquait au Kurhaus pour y loger convenablement le comte. L'inspecteur des bains au désespoir vint me trouver et me pria de lui abandonner mes deux belles chambres donnant sur la Lahn. Je consentis à me contenter aussi longtemps qu'il serait nécessaire d'une petite chambre sous les combles. Comme je me disposais à déménager, le même inspecteur

arriva en toute hâte et m'apprit qu'une princesse russe ayant cédé deux des plus belles chambres dans la meilleure aile du Kurhaus, mon sacrifice devenait inutile. Très contente de cette nouvelle, je me rendis à la promenade à l'heure de la musique. La foule l'encombrait d'une façon tout à fait extraordinaire et je découvris bientôt que l'arrivée de M. de Bismarck à la promenade en était la cause. Pour mieux le voir je montai quelques marches du perron, mais je fus saisie d'un vif étonnement lorsque je vis le héros du jour se diriger vers moi et qu'en même temps tous les yeux se tournaient de mon côté avec une extrême curiosité. Il me parla alors et me dit en français : « Madame, vous avez été assez aimable pour m'offrir votre logis. » Je répondis, à la vérité un peu étonnée, aussi en français, mais j'ajoutai que j'aurais beaucoup aimé entendre un mot d'allemand d'un

homme tel que lui. Il me regarda d'un air tout interdit et me demanda si je n'étais pas la princesse russe N. N*** qui lui avait cédé son logement. Je compris alors qu'il avait fait confusion ; il s'excusa, puis il continua son chemin avec un embarras manifeste. Le public se précipita vers moi.

« — Qu'a-t-il dit ? — criait-on de toutes parts.

Ma réponse ne satisfaisait personne. Je ne pouvais comprendre moi-même comment il avait pu me prendre, moi, une simple et modeste vieille femme, pour une princesse russe. J'appris plus tard que la toilette à la mode russe de ma compagne avait amené cette confusion. »

La réception qui l'attendait de la part des dames jeunes et vieilles — en existe-t-il donc de semblables? — est non moins piquante et romanesque, mais tout aussi surprenante.

Elles le chantent, le poétisent, et lui portent des toasts. Le Chancelier de l'Empire n'accueillit jamais ces marques de reconnaissance comme un dérangement et encore moins comme une importunité ; bien loin de là, elles le réjouirent toujours comme une preuve du sentiment idéal qui existe dans le cœur des femmes et du vif amour de la patrie qui anime les femmes et les jeunes filles depuis que « Guillaume file et que Bismarck tisse. »

Ses voyages ressemblent à des marches triomphales et le ravissant parterre de dames portant de magnifiques bouquets, des couronnes de laurier, des coussins de fleurs dans les mains, des flammes dans le regard, prête à ces témoignages spontanés d'allégresse et d'enthousiasme tout le charme de la poésie nationale la plus élevée et la plus pure. La haine qui l'a poursuivi si longtemps a cessé

aujourd'hui, du moins chez nombre de femmes qui étaient ses ennemies, car il faut qu'on sache qu'il n'existe pas une femme qui n'aimerait à couronner de lauriers le front de l'auteur de l'unité de l'Allemagne. La vieille désunion qui a si longtemps été un obstacle à l'unité de l'Allemagne a disparu à jamais : le culte des femmes du nord, du sud, de l'est, de l'ouest pour M. de Bismarck en est la preuve.

Parmi le nombre extraordinaire d'hommages offerts par les femmes au vieux Chancelier et à la Princesse, sa femme, il y en a deux qui méritent particulièrement d'être cités.

En Juin 1892, le prince de Bismarck s'arrêta à Dresde et y reçut une députation composée d'un grand nombre de personnages notables. Après que le conseiller à la cour docteur Osterloh eut prononcé une allocution au nom

de la députation, le prince y répondit. La petite fille du conseiller, une enfant de douze ans, s'approcha de la princesse de Bismarck et récita à haute voix une poésie composée par sa mère, Mme Osterloh, poète connu, tout en lui présentant un magnifique bouquet.

Les belles habitantes de Dresde étaient dans la plus grande agitation, car toutes elles voulaient honorer et fêter M. de Bismarck. Un cadeau particulièrement touchant lui fut offert par les professeurs et les élèves du Conservatoire de musique. Une immense couronne de laurier ornée de touffes de bleuets fut remise au prince. La couronne était attachée par un ruban bleu de ciel, emblème de la fidélité. Sur l'un des bouts de ce ruban on lisait une dédicace, hommage en vers de Mlle Nina Falkenberg.

Une corne d'abondance d'un goût parfait,

entourée de roses et de myosotis et contenant un magnifique bouquet de roses des espèces les plus rares, mêlées à des branches d'aubépine, à des edelweis, et à des myrtes fut adressée à la princesse. Le ruban qui entourait cette corne d'abondance portait en inscription une dédicace due également à Mlle Falkenberg.

L'École normale royale d'Institutrices offrit aussi une corne d'abondance ; mais celle-ci était montée sur un chevalet et se composait d'une garniture extrêmement précieuse composée d'orchidées d'une grande rareté, de géraniums, d'Eucharis, et de roses Maréchal Niel.

Les femmes de Blaservitz firent orner le salon princier d'une magnifique corbeille de fleurs et de gerbes de roses.

Un hommage imposant, brillant, cordial, unique en son genre lui fut offert peu de

temps avant le soixante-dix-neuvième anniversaire de sa naissance, le 30 Mars 1894, à Friedrichsruhe. Ce jour-là arriva une députation de dames, des premières familles de toutes les provinces, qui apportaient au prince une adresse de souhaits de bonheur couverte de plus de cent mille signatures des femmes et des jeunes filles du pays de Bade, de la Hesse et du Palatinat. A la station, le secrétaire particulier du Prince, M. le docteur Chrysander, salua ces dames au nom du prince et les conduisit aux cinq équipages que M. de Bismark avait envoyés se mettre à la disposition de ses hôtesses et qui attendaient devant la gare. Arrivée au château, la députation fut immédiatement reçue par le prince dans le premier salon du rez-de-chaussée. La princesse de Bismarck était également présente ainsi que la comtesse Guillaume et le professeur Schweninger.

Dès que l'on eut apporté le lourd bahut qui renfermait l'adresse, M^lle Boking, placée au centre du groupe, récita de mémoire une adresse composée et mise en vers par M^lle Louise Berthold, de Spire.

Le Prince écouta debout cette allocution poétique et c'est avec satisfaction que l'on remarqua que la Princesse elle-même restait debout sans trahir la moindre trace de fatigue, du commencement à la fin de la cérémonie, signe manifeste d'une force étonnante et d'une santé parfaite. Pendant que le gracieux orateur prononçait les derniers vers de son poème, la baronne de Heyl tendit au prince un hanap dont les tresses en osier étaient enguirlandées de rubans de soie et qui était rempli de Liebfrauenmilch, provenant du Klostergarten, récolte 1874. Toutefois, le prince tendit le hanap à M^me de Heyl et lui dit en souriant : —

— Buvez d'abord, madame.

Celle-ci, cédant alors à cette gracieuse invitation, but à la santé du prince en esquissant une reconnaissante salutation, puis elle lui rendit le verre, que le prince porta aussitôt à ses lèvres, mais comme la quantité contenue dans le hanap était trop considérable pour être absorbée d'un seul trait, il s'y prit à trois reprises, et après avoir consciencieusement vidé le gobelet, il s'écria d'un ton franchement satisfait : —

— Le cadeau de Bacchus est merveilleux !

Après avoir admiré le travail artistique du hanap, le prince adressa les paroles suivantes à l'assemblée : —

— Je vous remercie, gracieuse demoiselle, de votre chaleureuse et sympathique allocution ; je vous remercie, mesdames, pour la grande joie que vous me donnez et le grand honneur que vous me faites en me transmet-

tant les souhaits de bonheur dont vous êtes chargées. J'apprends par vous que cette distinction est la seule dont un ministre ait été favorisé jusqu'à ce jour. Cette distinction est pour moi une compensation jetée dans la balance en réponse aux attaques haineuses de mes adversaires, c'est-à-dire aux adversaires de l'Empire, et elle contribue ainsi à rétablir l'équilibre. Vous avez fait un grand effort pour m'honorer et me combler de joie. Vous avez accompli un long voyage, vous l'avez accompli non sans de grandes fatigues auxquelles à mon âge et en ma qualité d'homme j'oserais à peine m'exposer eu égard aux trajets de nuit qui en sont la conséquence. En le constatant, j'éprouve presque un sentiment de confusion de ce que vous avez tant fait pour moi. Cependant, si, à mon point de vue personnel, je suis satisfait de vous voir ici, je le suis également au point

de vue politique, car vous n'êtes pas ici seulement et uniquement à cause de ma propre personnalité, mais en raison des travaux que j'ai laissés derrière moi, en raison du but qui les a inspirés et que je m'étais proposé d'atteindre. Au fond de vos compliments, je trouve une approbation entière et sincère pour l'Empire tel qu'il a été constitué sous Guillaume Ier, une affirmation des bienfaits qui sont devenus notre partage à nous tous. Je ne veux pas parler par là de l'antique gloire de l'Empire, mais dire de nouveau que nous sommes comptés aujourd'hui comme une nation prépondérante en Europe ayant la pleine conscience de sa propre valeur. Le témoignage qu'il m'est donné de recevoir de vous, mesdames, en ce jour, m'est particulièrement précieux à ce point de vue. Jadis, lorsqu'une députation de mes compatriotes me souhaitait la bienvenue, j'ai souvent manifesté la pensée

qu'il me semblait avoir été élevé à un haut grade dans l'ordre des décorations. L'ordre que vous me décernez, mesdames, est une décoration de feuilles de chêne et de brillants, je voudrais même pouvoir dire que c'est une garantie pour notre avenir politique. Ce qui a pénétré chez nous, dans l'intérieur du foyer, où la femme règne en maîtresse, est solidement établi, plus solidement que ce qui résulte, dans la vie publique, des luttes des partis, au cours desquelles les opinions des hommes se modifient suivant leur position de combat. C'est en un mot, dirai-je, le résultat de la politique. Ce qui pénètre au sein de la famille se transmet aux enfants et par suite reste plus durable et résiste mieux en face d'un danger. Le jour où l'idée de l'homogénéité de la patrie aura acquis l'approbation de la femme, l'Empire sera indestructible et tel il restera. Je considère, en effet, la tradition

de famille transmise par la mère et par la femme comme une garantie plus sûre que les bastions de nos forteresses pour notre avenir politique. Une fois que cette conviction aura pénétré dans la famille, elle sera plus énergiquement et plus solidement debout que par les armes ; si nous avions jamais le malheur d'entreprendre une guerre néfaste, si nous étions vaincus ou si nous étions mal gouvernés, le seul fait que la confiance et la foi en notre unité politique auront pénétré jusqu'au plus profond de la famille contribuera toujours à nous réunir dans le cas d'une catastrophe.

Aussitôt que le prince eut terminé son discours, un groupe de dames l'entoura et chacune lui offrit un bouquet en s'inclinant pour lui baiser la main.

— C'est le monde renversé ! — s'écria-t-il en se défendant.

Mais comme il lui était impossible de se

soustraire au baise-main, il le rendit en baisers sur les joues de ces dames ; ce qui produisit une scène très animée et très touchante que la princesse contemplait avec un sourire de bonheur.

Le bahut offert contenait avec l'adresse une série de registres disposés selon les localités d'origine des signataires. Ces registres, dont les feuilles sont enluminées d'arabesques et de dessins, sont couverts d'une liste de noms très nombreux. Le bahut, véritable chef-d'œuvre, tant au point de vue de la conception qu'au point de vue de l'exécution, est fixé sur un socle de bois d'ébène dont le dessus est en partie couvert d'un velours gris argent foncé. Les quatre pieds en argent du meuble lui-même représentent des fées jouant du luth. La garniture, d'une extrême richesse, est également en argent ainsi que le couvercle bombé sur lequel il y a des ornements en filigrane.

La paroi de devant porte un grand écusson ovale en ivoire de quinze à vingt centimètres de hauteur ; une peinture allégorique finement exécutée est entouré d'un cadre à jour légèrement teinté. Des génies flottants soutiennent les trois écussons de la Hesse, du Palatinat, et du duché de Bade. Trois tablettes d'ivoire plus petites, fixées à la paroi opposée et sur les côtés du meuble, représentent des types de femmes portant des costumes nationaux ; elles sont encadrées de quatre paysages en miniature représentant les sites les plus remarquables du pays de Bade, du Palatinat, et de la Hesse. La poignée se compose de la figurine argentée et dorée du Rhin.

Pendant l'examen du bahut et de son contenu, le prince jeta un coup d'œil sur chaque registre et se fit donner par chacune des dames une explication qu'il écouta attentivement. Il s'informa ensuite comment ces

dames se proposaient de disposer de leur temps; puis, quand il sut que rien de précis n'avait été arrêté, il invita toute l'assemblée au déjeuner de famille qui était déjà servi dans la salle à manger; il offrit ensuite le bras à sa voisine, Nelle Kuby; c'était précisément elle qui avait pris l'initiative de l'ovation, et il conduisit ses invitées à table en disant : —

— Sans égard pour le rang, je vous prie.

Les ovations des dames se renouvelèrent le lendemain, qui était la veille de son soixante-dix-neuvième anniversaire. Pendant les trois quarts d'heure que mit le cortège de cinq mille porteurs de torches à défiler devant lui, le prince assista debout avec sa famille à cette scène de jubilé devant le château. Quelques dames voulurent encore lui baiser la main, mais elles en furent empêchées d'une manière joviale par le professeur Schweninger.

Soixante dames offrirent des bouquets au prince en passant devant lui.

Comme il se disposait à descendre les marches de son perron, le 1er Avril 1894, jour de son anniversaire, quelques dames s'approchèrent de lui et lui offrirent encore des bouquets. Alors la même scène se renouvela et provoqua des cris d'allégresse. Le prince donna sa main à baiser aux vieilles dames, de même qu'aux plus jeunes, mais ensuite il prit affectueusement celles-ci par la tête et les embrassa sur la joue droite. Il serait impossible de dire combien les joues d'aimables jeunes filles rougirent et quel voile de tristesse silencieuse se répandit sur le visage de celles qui arrivèrent trop tard. Hélas ! le prince était déjà rentré au milieu des siens.

Parmi les présents de dames qui lui furent envoyés plus tard, il n'y en a que peu de remarquables : Mme Frieda Schwab, de Franc-

fort-sur-le-Mein, envoya un éventail qui représente, dans une série de portraits en pied, le prince dans ses différentes situations : en garçon de dix ans, en étudiant, en ambassadeur, en chancelier de l'Empire, en particulier. La comtesse Henckel-Donnersmarck (la Païva) envoya une superbe jument alezane. Voici ce qui motiva ce dernier cadeau, suivant un bruit assez répandu. Le docteur Schweninger avait assuré au comte et à la comtesse Guido Henckel-Donnersmarck que le prince avait recouvré ses forces au point qu'il serait bientôt capable de remonter à cheval, mais qu'il lui fallait pour cela une bête assez douce qui ne se trouvait pas dans ses écuries et que personne n'osait endosser la responsabilité d'en faire l'acquisition. Le 31 Mars, à midi, la bête arriva. La comtesse, pleine d'une aimable sollicitude, faisait cadeau au prince d'une jument d'un caractère tranquille et d'une

allure légère. Lorsque M. de Bismarck fut informé de l'arrivée à Friedrischsruhe du nouvel hôte de ses écuries, que l'on promenait de long en large dans la cour, il sortit aussitôt pour examiner la jument qu'il regarda en connaisseur et qui lui plût beaucoup.

. . . . . . . . . . . . . . .

Les femmes ont fêté, fêtent, et fêteront longtemps dans le prince de Bismarck, non seulement le grand homme d'État, la gloire de l'Allemagne, le type accompli de la chevalerie, mais encore l'homme à la fidélité inébranlable, l'égide et le protecteur du foyer domestique, l'image de la pureté des mœurs germaniques.

FIN

# TABLE

SAINT-DENIS. — IMP. H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS.